

L'ITINÉRAIRE

3\$

VOLUME 1081 N°99
Mars 2011, 15 jan 2011
ABONNEMENTS AU
Itineraire.ca

STANLEY VOLLANT

DISCUSSIONS AVEC

- JOSÉPHINE BACON
- VIRGINIA PÉSÉMAPÉO BORDELEAU

INSPIRATIONS AUTOCHTONES



ESPACES
AUTOCHTONES

EXPLIQUER LES RÉALITÉS.
COMPRENDRE LES ENJEUX.
BÂTIR DES PONTS.

TOUS LES JOURS SUR
RADIO-CANADA.CA/ESPACES-AUTOCHTONES



L'arrondissement de Ville-Marie reconnaît
l'excellent travail de l'équipe du magazine *L'itinéraire*.

ZOOM

Taylor Morin

Participant au Programme Maison Ronde

Le chemin que Taylor Morin a emprunté pour se rendre à Montréal a été tortueux et semé d'embûches, mais le jeune homme autochtone de l'Alberta semble être enfin arrivé à bon port.

Taylor, 23 ans, est né dans la réserve de la nation crie Ermineskin, située à 80 km d'Edmonton. À l'âge de deux ans, les services sociaux l'enlèvent à sa mère biologique, incapable de s'en occuper.

Placé dans une famille d'accueil à Mundare, à une heure de route de la réserve, il y vivra son enfance. «*Aussi bien dire que j'ai été adopté. J'ai été chanceux, mes parents sont des gens bien*», souligne Taylor. Son père adoptif est Métis et sa mère, Blanche. «*Ils m'ont gardé en contact avec ma culture, on allait dans des pow-wows et toutes sortes de rassemblements. Je suis content d'avoir pu maintenir un lien avec mon identité autochtone.*»

Quant à ses parents biologiques, son père s'est retrouvé en prison quand Taylor était tout jeune. «*Ma mère, elle, avait de gros problèmes de dépendance et je ne sais pas où elle est à ce jour*», se désole-t-il.

La famille de Taylor déménagera sur une ferme à Vegreville, où le jeune homme habitera jusqu'à la fin de sa 12^e année. Bien qu'il ait obtenu son diplôme d'études secondaires, il avoue avoir eu de la misère à l'école, tant pour les matières que pour le racisme qu'il a subi dans ce milieu à prédominance blanche. Par la suite, il mettra le cap sur Edmonton pour y faire des études en gestion des affaires. «*Je n'ai pas aimé ça, alors j'ai lâché. J'avais 19 ans et je me suis mis à me tenir avec la mauvaise "crowd", des Autochtones qui consommaient beaucoup. J'ai été aspiré dans ce milieu*», relate-t-il.

S'en suivra des années difficiles où la drogue prendra toute la place. «*Je me suis joint à un gang de rue, dans lequel il y avait des membres de ma famille biologique. Ils m'ont dit qu'ils prendraient soin de moi, mais c'était faux*», dit-il. Sans domicile fixe, Taylor fait du couchsurfing pendant environ quatre ans. Une bande de motards tente de le recruter, mais méfiant et brûlé par ses expériences passées, il arrive à s'en extirper.

Taylor a besoin de sortir de ce milieu. Il met donc le cap sur l'Est du pays. Après avoir traversé la Saskatchewan, le Manitoba et l'Ontario, sur le pouce, le jeune cri échoue à Montréal, et plus particulièrement au square Cabot en 2020. «*On y servait des sandwiches sous la tente. Là, j'ai été mis en contact avec l'organisme Résilience, puis j'ai trouvé refuge à la Mission Bon Accueil. Je suis enfin devenu sobre.*» On le mettra aussi en contact avec un aîné, un «*guérisseur*», qui lui fait encore aujourd'hui grand bien. Depuis, Taylor vit en appartement avec son coloc Tim, lui aussi Autochtone, sobre et sorti de l'itinérance comme lui.

«*Mon guérisseur m'a guidé vers le programme Maison ronde et bientôt après plein d'ateliers et de formations, je commencerai à travailler au Café de la Maison ronde. Je suis nerveux*», avoue-t-il. Mais après avoir réussi à surmonter toutes ces épreuves, il y a fort à parier que Taylor, désormais sur la bonne voie, réussira. Toute l'équipe de *L'itinéraire* et de la Maison ronde est derrière lui.

Par Josée Panet-Raymond · Rédactrice en chef

© CARLA BRAGA

PARTENAIRES MAJEURS



PRINCIPAUX PARTENAIRES DE PROJETS



Nous tenons à remercier le ministère de la Santé et des Services sociaux de même que le Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal pour leur contribution financière permettant ainsi la poursuite de notre mandat.

L'itinéraire EST MEMBRE DE



Canada

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada. Les opinions exprimées dans cette publication (ou sur ce site Web) ne reflètent pas forcément celles du ministère du Patrimoine canadien.

La direction de L'itinéraire tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue. Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le magazine ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour L'itinéraire. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec Charles-Éric Lavery, chef du développement et de l'impact social à :

c.e.lavery@itineraire.ca
514 597-0238 poste 222

Les camelots l'achètent **1,50 \$**

3\$ Prix de vente

1,50 \$ paie l'impression + coûts de production

Payez par texto **30333** +ENTREZ CAMELOT +ENTREZ #DU CAMELOT

Convention de la poste publication N°40910015, N° d'enregistrement 10764. Retourner toute correspondance ne pouvant être livrée au Canada, au Groupe communautaire L'itinéraire 2103, Sainte-Catherine Est Montréal (Québec) H2K 2H9

Mots de lecteurs

NDLR Nous nous réservons le droit de corriger et de raccourcir les textes

Je vous lis depuis quelques années grâce à mon voisin Monsieur Sutton (Bertrand Derome). Généralement, je lis tout, parce que tout est intéressant, riche et surtout important. Malgré une enfance et un parcours de vie très modestes, le milieu de l'itinérance m'était complètement inconnu. Heureusement, j'ai perdu beaucoup de préjugés! Dans le numéro XXVIII n° 06, le mot du camelot Gabriel Lavoie m'a touchée particulièrement: c'est exactement ce que je pense et crois! Je souhaite que davantage de personnes de toute condition en arrivent à cette constatation: le bonheur est toujours près de soi et surtout, à l'intérieur! La Vie prend soin de nous au moment présent. Sachons apprécier son moindre cadeau! L'Humanité s'en porterait tellement mieux... SVP, veuillez remercier Gabriel de ma part. Merci!

Renée Larouche

ÉCRIVEZ-NOUS! courrier@itineraire.ca Des lettres courtes et signées, svp!

L'ITINÉRAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
2103, rue Sainte-Catherine Est
Montréal (Qc) H2K 2H9

LE CAFÉ L'ITINÉRAIRE
2101, rue Sainte-Catherine Est
Téléphone : 514 597-0238
Télécopieur : 514 597-1544
Site : www.itineraire.ca

ISSN -1481-3572
Numéro de charité : 13648 4219 RR0001

Dépôt légal
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec



Le journal L'itinéraire a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, le journal de rue est vendu régulièrement par les camelots. Aujourd'hui le magazine bimensuel est produit par l'équipe de la rédaction et plus de 50 % du contenu est rédigé par les camelots.

Le Groupe L'itinéraire a pour mission de réaliser des projets d'économie sociale et des programmes d'insertion socioprofessionnelle, destinés au mieux-être des personnes vulnérables, soit des hommes et des femmes, jeunes ou âgés, à faible revenu et sans emploi, vivant notamment en situation d'itinérance, d'isolement social, de maladie mentale ou de dépendance. L'organisme propose des services de soutien communautaire et un milieu de vie à quelque 200 personnes afin de favoriser le développement social et l'autonomie fonctionnelle des personnes qui participent à ses programmes. Sans nos partenaires principaux qui contribuent de façon importante à la mission ou nos partenaires de réalisation engagés dans nos programmes, nous ne pourrions aider autant de personnes. L'itinéraire, ce sont plus de 2000 donateurs individuels et corporatifs qui aident nos camelots à s'en sortir. Merci à tous !

SOLISCO

IMPRIMEUR SOLISCO
120, 10E RUE
SCOTT (QUÉBEC)



LUC DESJARDINS
Directeur général et éditeur

RÉDACTION

JOSÉE PANET-RAYMOND
Éditrice adjointe et rédactrice en chef

ALEXANDRA GUELLIL
Journaliste responsable société

LAURENT SOUMIS
Journaliste-accompagnateur

KARINE BÉNÉZET
Journaliste responsable de la formation des participants

CARLA BRAGA
Création visuelle

ALEXANDRE DUGUAY
Gestionnaire de communauté

IANIK MARCIL
Collaborateur

CHRISTINE BARBEAU, ANITA BARSETTI, MARIE BRION,
DANIELA ARANIBAR
Bénévoles à la rédaction

PAUL ARSENAULT et LUCIE LAPORTE
Bénévoles à la révision

Photo de la une
JUSTINE LATOUR

ADMINISTRATION

ESTELA SOLORIZANO
Responsable de la comptabilité

MARCELA CHAVES
Adjointe comptable - Commis au dépôt

NANCY TRÉPANIER
Adjointe administrative

PASCAL PLANET
Développement philanthropique - Médias sociaux

DÉVELOPPEMENT SOCIAL

CHARLES-ÉRIC LAVERY
Chef du développement et de l'impact social

ISABELLE LACHARITÉ et THOMAS WAYLAND
Intervenants psychosociaux

PIERRE TOUGAS
Responsable du Café

VANESSA TREMBLAY
Chargée de projets - Distribution

PROGRAMME MAISON RONDE

MARILOU MAISONNEUVE
Chargée de projets

NATANAËL BÉGIN-PAUL
DENIS DI TOMASSO
Coordonnatrice/coordonnateur à la formation des participants

MAUREEN DUMANS
JEANNE MARION
Intervenantes

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Présidente
JESSICA MAJOR - Davies Ward Phillips & Vineberg S.E.N.C.R.L./s.r.

Trésorier
NICK KAMINARIS - Nuvi

Vice-président
YVON MASSICOTTE - Camelot de L'itinéraire

Administrateurs
MIVILLE TREMBLAY
EMNA BRAHAM
SOPHIE RONDEAU - Avocate et doctorante en droit
JEAN-CLAUDE NAULT - Camelot de L'itinéraire
JEAN-PAUL LABEL - Camelot de L'itinéraire
DANIEL PRINCE - Représentant des camelots

VENTES PUBLICITAIRES

514 597-0238 poste 234

publicite@itineraire.ca

EDITORIAL

Josée Panet-Raymond

Éditrice adjointe et rédactrice en chef



15 juin 2021
Volume XXVIII, n° 8

UNE HISTOIRE À RÉÉCRIRE

Je cite Joséphine Bacon, qui écrit dans nos pages: «Le rêve du colonialisme était de nous faire disparaître. On disait que dans 50 ou 100 ans, il n'y aurait plus d'Indiens. Et pourtant, on est toujours là et plus forts que jamais».

La grande poète innue parle de l'époque où l'un des «pères de la Confédération canadienne», John A. Macdonald (1815-1891), responsable de la création des pensionnats autochtones avait comme mission avouée de «tuer l'Indien dans l'enfant». Quelle abomination!

Mais, diront certains, c'était à une autre époque et on a évolué depuis ce temps. S'il est vrai que les mentalités ont beaucoup changé et qu'on a donné un grand coup de barre dans les efforts de réconciliation, le racisme systémique existe toujours. Les séquelles de la dépossession des terres et de l'identité des Autochtones sont encore bien réelles et les plaies encore bien vives.

Ce n'est pas de l'histoire ancienne

Le traitement inhumain qui a été réservé aux enfants autochtones, à leurs parents, à des communautés entières, à tout un peuple se poursuit encore aujourd'hui. Notons aussi que le dernier pensionnat autochtone au Canada a fermé ses portes en 1996. C'était il y a 25 ans! Ce n'est pas de l'histoire ancienne ça... Ces maux, des traumatismes transmis de père en fils, de mère en fille prendront des générations à guérir.

JOYCE ECHAQUAN. 215 ENFANTS AUTOCHTONES. ET COMBIEN D'AUTRES ENCORE ?

Ces événements soulèvent le couvercle d'une réalité puante maintes fois minimisée, occultée ou ignorée. Aujourd'hui, on peut difficilement détourner le regard. Les paroles vides des politiciens et les vœux pieux ne passent plus. Ces tragédies, nous les ressentons tous et toutes dans nos tripes.

À L'itinéraire, nous sommes profondément choqués et attristés par ces derniers événements. Nous sommes solidaires des peuples autochtones et partageons leur peine, leur colère et leur indignation. Nous croyons que ce sont eux qui nous montreront quelles seront les actions à entreprendre pour réparer les torts qu'ils ont subis. Nous croyons également qu'il est temps de réécrire l'histoire en avouant, en tenant compte de la réalité aussi pénible et difficile soit-elle.

À eux et elles la parole

Dans cette édition spéciale Autochtones, la troisième depuis 2017, les Stanley Vollant, Joséphine Bacon, Virginia Pésémapéo Bordeleau et autres sont venus nous parler de leurs réalités.

Aujourd'hui, c'est leur parole. Elle est forte, elle est fière et nous le sommes tout autant de leur offrir nos pages pour la faire entendre haut et fort! ■



NDLR: Les entrevues dans cette édition ont été réalisées avant la découverte des dépouilles des 215 enfants autochtones sur le site d'un ancien pensionnat autochtone à Kamloops en Colombie-Britannique.



Merci pour tout!
Milton Fernandes



SOMMAIRE

15 juin 2021
Volume XXVIII, n° 08

CARLA BRAGA



3

Mots de camelots

- 3 Zoom sur Taylor Morin
- 9 Céline Marchand
- 9 Daniel Prince
- 9 Sylvie Houle
- 12 Gilles Bélanger
- 12 Maxine Timperley
- 13 Cécile Crevier
- 13 Mélanie Noël
- 13 Gabriel Lavoie

DAVID HIMBERT



22

CHRISTIAN LEDUC

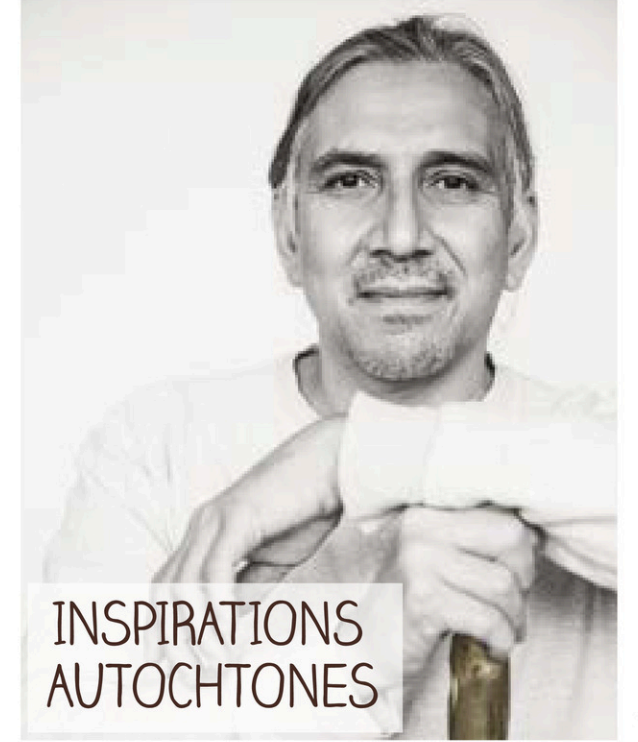


28

- 8 Rond-point international
- 11 Comptes à rendre
Pourquoi nourrir les oiseaux?
Ianik Marcil
- 20 Un rendez-vous avec l'inspiration
Josée Panet-Raymond
- 22 Entretien avec Joséphine Bacon
Kashekau-aimun
De rires et de mots
Alexandra Guellil
- 26 Littérature autochtone
Michel Jean, perceptions autochtones
Karine Bénézet
- 28 Culture
L'art pour vivre et survivre
Karine Bénézet
- 34 Mieux vaut en lire!
Roger Perreault
- 36 Dans la tête des camelots
Les habitudes après la pandémie
- 39 Dans l'actualité
« Une police » chez les Autochtones
Laurent Soumis
- 42 BD
Siou
- 43 C't'encore drôle
Marie-Ève Saucier
- 44 Détente

À LA UNE

Alexandra Guellil



INSPIRATIONS AUTOCHTONES

14

Premier chirurgien innu ayant grandi dans une réserve au Québec, le D^r Stanley Vollant n'a plus vraiment besoin de présentation. Avec sa verve dotée d'une spiritualité qui a su résister aux épreuves, il se dit touché de près par l'itinérance, car certains de ses cousins ont fini à la rue. C'est pour cela qu'il se fait un devoir de parler de son parcours aux jeunes, tout comme d'autres l'ont fait un jour pour lui.



Rond-point international

Traduction **Alexandra Guellil**



© ARAQUEM ALCANTARA

BRÉSIL Ode à l'image

Dans chacune de ses éditions, *Ocas*, le journal de rue brésilien, consacre des pages une section, «*Foco*», consacrée aux œuvres de photographes parmi les plus reconnus au pays. Araquem Alcântara est spécialisé dans les photographies de nature. À travers ses clichés des communautés autochtones brésiliennes, il propose ses réflexions sur son rôle de photographe. «*Le vrai photographe de nature, comme tout photographe, doit choisir le chemin avec son cœur et voyager sans relâche, en contemplant avec tout son être tout ce qui est vivant. Absolument droit, sans but à atteindre, sans soumission aux règles et aux formules, sans avoir besoin de paraître brillant ou original. Ce n'est qu'alors, authentique et libre, que vous pourrez capturer l'esprit créatif en mouvement et créer de belles choses. Ceux qui plongent dans le voyage de la vue doivent toujours avoir les portes de la perception ouvertes. Ils savent que face à l'Éternel, ils doivent s'oublier. La création, c'est ce qui compte. C'est un geste fondamental, un chemin de connaissance, une arme puissante pour trouver le monde. L'acte créatif est continu et sans fin. La pratique, toujours renouvelée par la contemplation, humanise la vision, annule les vérités, permet l'inventivité, valorise le moi intérieur. La récompense est l'expérimentation mystique de la rencontre avec la beauté. Le photographe ressent, dans ce moment éphémère, quelque chose de semblable au satori hindou, un moment de révélation, un plaisir indéfini et merveilleux.*» (*Orcas / INSP*)

L'itinéraire est membre du **International Network of Street Papers** (Réseau international des journaux de rue). Le Réseau apporte son soutien à près de 100 journaux de rue dans 35 pays sur six continents. Plus de 250 000 sans-abri ont vu leur vie changer grâce à la vente de journaux de rue. Le contenu de ces pages nous a été relayé par nos collègues à travers le monde. Pour en savoir plus, visitez insp.ngo.



ÉTATS-UNIS L'autre visage de l'itinérance

À 65 ans, Allen Boe (sur la photo) aime les choses simples de la vie: faire du bénévolat, fumer et se payer des mets pour emporter, de temps en temps. Il adorait aussi son ancien appartement, situé à Denver au Colorado, une ville où le marché de l'habitation est en forte expansion, tout comme les loyers. Son logement, n'était pas exceptionnel, mais c'était le sien. Il le gardait propre et y passait pas mal de temps à regarder la télé. Et s'il pouvait se le payer, c'était grâce à son chèque d'aide sociale. Chaque mois, après avoir payé son loyer et sa facture de téléphone, il lui restait environ 250\$, en plus des coupons alimentaires auxquels il avait droit. L'an dernier, Allan Boe a trouvé sur sa porte une note de Cornerstone, une société de gestion d'appartements, disant qu'il avait moins de deux mois pour quitter les lieux. Le bâtiment avait été vendu et serait rénové avant d'être rouvert à de nouveaux locataires. Allen n'avait pas de plan B ni d'économies. Il s'est mis à la recherche d'un nouvel appartement, avant de conclure qu'il ne dénicherait rien qu'il pourrait se payer dans la région de Denver et se retrouverait probablement dans la rue. Un jour, en se baladant devant le campement pour sans-abri Safe Space on Capitol Hill – un emplacement légal sanctionné par la Ville, notre homme a décidé de s'y porter volontaire pour aider à la construction d'abris, lui qui détenait de l'expérience dans le domaine. «*Je ne pense pas que les gens comprennent ce que c'est que d'être à la rue*, dit-il. *Tout le monde vous regarde comme si vous étiez sans valeur. Mais j'aimerais les voir à notre place. Se déplacer, trouver de la nourriture ou un logement... c'est de l'ouvrage dans une journée que d'être sans abri!*» Le marché locatif à Denver est devenu inabordable, d'autant plus qu'il y a de l'argent à faire dans les rénos rapides. Cette situation qui mène à des rénovictions rendent des personnes comme Allan Boe plus vulnérables que jamais. (*Denver Voice / INSP*)

Vivre tout simplement

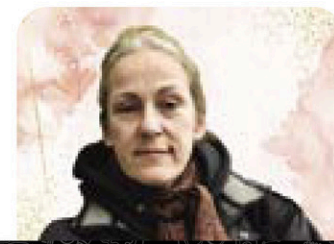
Avec la pandémie, on est plus confronté à la mort chaque jour. Les médias nous la rappellent, les gens autour de nous nous la rappellent aussi. On est constamment confrontés à la peur de perdre ceux qu'on aime. On pense à la mort de façon constante, et ça devient lourd.

La mort, c'est un sujet épineux à aborder, parce que, bien que ce soit inévitable, on est habitués de vivre comme si ça n'allait pas arriver, comme si ce n'était qu'une exception. Quand on est jeune, on prend des risques, on pense à la vie. On n'a pas à penser à ça. On est jeunes et on vit. Et c'est une chance que ce soit comme ça! Par contre, en vieillissant, on y réfléchit plus.

Plus on vieillit, plus on perd de gens autour de soi. On se retrouve seul, face à soi. Penser à notre propre mort, c'est difficile, mais ce n'est pas comme perdre quelqu'un qu'on aime. Lorsque ça arrive, il faut vivre un deuil. En vieillissant, la difficulté, c'est de faire avec les multiples deuils qu'on doit vivre.

Dans la vieillesse, certains se laissent aller et perdent l'intérêt de vivre après être restés seuls. Je pense par exemple à ma tante, qui ne veut pas recevoir le vaccin contre la COVID, car elle ne sent plus l'intérêt de continuer. Cependant, il y en a d'autres, comme mon père de 94 ans qui fait preuve d'une grande résilience et reste toujours très motivé. Au final, l'intérêt pour la vie ne dépend absolument pas de l'âge.

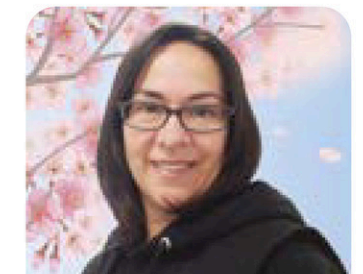
L'important pour garder cette petite flamme en nous est d'apprécier la simplicité de toutes les choses autour de nous, comme écouter les oiseaux chanter, voir les fleurs et les bourgeons pousser, etc. On devient vieux lorsqu'on décide de l'être. Après tout, il y a des gens qui se perçoivent très âgés, tout en ne l'étant pas, alors que le contraire existe aussi.



CÉLINE MARCHAND
CAMELOT SAINT-MICHEL / MASSON



DANIEL PRINCE
CAMELOT SAQ MASSON / 3^e AVENUE



SYLVIE HOULE
CAMELOT MARCHÉ METRO SAINT-JOSEPH

J'ai plusieurs chapeaux

J'ai été élu, en septembre 2020, représentant des camelots au conseil d'administration (CA) de L'itinéraire et membre du comité d'éthique et de déontologie. Je forme les nouveaux camelots à leur point de vente et je fais un peu de mentorat.

Comme représentant, je jase avec les camelots, je leur donne des conseils, je réponds à leurs questions et j'essaie de régler les problèmes qu'ils ont sur leur point de vente. Mon rôle, c'est de les encourager. Je suis disponible 12 heures par jour pour eux. Mon téléphone est ouvert de 8 h à 20 h, sept jours sur sept, bénévolement.

Je suis toujours en communication avec les intervenants et la direction. J'ai l'écho de tout ce qu'il se passe en lien avec mon rôle.

Au conseil d'administration, j'ai le droit de parole. Si j'ai de quoi à dire, je le dis. Parfois, je suis hors contexte, mais je suis là pour apprendre. Ça fait neuf mois que je suis membre du CA. J'adore ça. Ça me permet de mieux connaître le fonctionnement de l'organisme.

Avant d'être représentant, je faisais déjà partie des formateurs, avant la pandémie. Au début, j'assistais l'intervenante qui donnait la formation. Maintenant, je vais avec le camelot sur son point de vente. Sa première heure de vente, il la passe avec moi pour m'assurer qu'il suit bien les normes sanitaires.

Je leur donne aussi des conseils de vente. Je leur explique le fonctionnement de L'itinéraire: le Café et les privilèges d'être camelot après trois mois de probation: aide au logement social, pouvoir écrire dans le magazine, tous les services psychosociaux.

Tous ces postes sont de nouvelles expériences professionnelles et humaines. J'apprends à gérer des situations pénibles. Des camelots se confient à moi. Ce qui prouve qu'ils me font confiance.

AU JARDIN BOTANIQUE DE MONTRÉAL

Mettre en valeur les liens des Premières Nations et des Inuit avec le monde végétal : voilà la mission du Jardin des Premières-Nations depuis 20 ans.

Lieu de connaissance et de rencontres entre les cultures, le Jardin des Premières-Nations permet de découvrir ou de redécouvrir les cultures des nations autochtones du Québec. Il assure aux Premières Nations la diffusion de traditions, de savoirs et de savoir-faire.

AU PROGRAMME CET ÉTÉ :

- L'exposition photographique **Kuugaaluk: sur les traces de nos ancêtres**
- Animations sur la **cueillette et la collecte de plantes** valorisées par les Premières Nations et les Inuit
- **Jeu d'association: quel est le bon écosystème?** Associez les plantes au bon écosystème pour en apprendre plus sur l'alimentation des Premières Nations
- **Savoirs et savoir-faire:** découvrez la beauté des objets fabriqués et utilisés par les Autochtones du Québec

VISITEZ LE JARDIN DES PREMIÈRES-NATIONS



PIE-IX

espacepourlavie.ca

Montréal



PHOTO Espace pour la vie (Claude Lafond)



COMPTES
À RENDRE
de Janik Marcil
ÉCONOMISTE
INDÉPENDANT

Pourquoi nourrir les oiseaux?

J'habite la maison que mes parents ont bâtie il y a plus de 40 ans. Elle est plantée au beau milieu d'une grande forêt sauvage. Cette dernière abrite une foule d'animaux, et, notamment, d'oiseaux. Flamboyants geais bleus, gros-becs errants au plumage jaune chatoyant, sizerins flammés rouge vif, sans compter les multiples canards au ramage spectaculaire qui visitent un petit lac non loin de chez moi. Ces couleurs vives qui tranchent dans le paysage, particulièrement dans la blancheur de l'hiver, n'ont rien à envier aux oiseaux exotiques qu'on peut admirer dans les animaleries.

Malgré le fait que ma famille vit, en quelque sorte, chez ces animaux, nous les nourrissons depuis tout ce temps à chaque hiver, en installant des mangeoires pour les accueillir et les admirer. Ça se bouscule, je ne vous dis pas! Un ballet incessant s'orchestre entre eux pour avoir leur pitance à tour de rôle. Mais pourquoi nourrir des oiseaux en pleine forêt, alors que c'est leur habitat naturel et qu'ils ont normalement tout ce qu'il faut pour survivre?

La beauté

Les gens qui, comme nous, installent des mangeoires le font pour pouvoir admirer de près la beauté des oiseaux, à proximité de la maison, si ça n'est souvent dans le confort de leur foyer, par la fenêtre.

C'est un accès facile à la beauté du monde. Les couleurs chatoyantes, mais aussi la délicatesse des plumes, le comportement étonnant des oiseaux entre eux. La complexité des relations entre les oiseaux et leur environnement, tout autant qu'entre eux.

Il y a quelque chose d'émouvant dans ces observations. La beauté de la nature nous ramène à ce que nous sommes, étonnamment. Pourquoi avons-nous les yeux bleus ou marrons, pourquoi sommes-nous maigres ou rondelets, grands ou petits? Une accumulation de hasards génétiques qui font ce que nous sommes.

Lorsqu'on prend un peu d'expérience dans l'observation de la faune ou de la flore, on remarque que ces différences existent également entre les individus. Bien qu'à priori deux geais bleus soient

identiques, lorsqu'on regarde avec attention, on remarque de toutes petites différences entre eux. La teinte légèrement différente, des plumes ici et là différentes des autres.

La beauté du monde réside dans l'altérité, dans la différence, dans l'unicité. Contempler la nature nous rappelle que ce qui nous unit sont fondamentalement nos différences plutôt que nos ressemblances. Je fais partie de la grande famille humaine non parce que je ressemble aux autres, mais parce qu'ils et qu'elles diffèrent de moi, à tous points de vue.

L'égoïsme

Il y a toutefois quelque chose de troublant à nourrir les oiseaux. Cela trouble l'équilibre de la nature. Nous, humains, sommes des animaux, nous imprimons donc notre marque dans la nature par notre activité, comme tous les animaux. Sauf qu'on le fait avec une capacité et une énergie que la nature n'avait pas connue avant. La possibilité destructive que les sciences et les techniques nous permettent d'avoir est inouïe.

À cet égard, la mangeoire pour les oiseaux en est une forme douce. Rien de mal, en apparence, à donner un coup de pouce à ces petits animaux fragiles pour passer à travers les grands froids d'hiver, n'est-ce pas?

Pourtant, à petite échelle, c'est participer au déséquilibre de nos écosystèmes. Et pourquoi le faisons-nous? Pour notre petit bonheur, par égoïsme. Moi le premier: pour me permettre de les observer de près. Ce faisant, j'achète des sacs de graines à gros prix, dans une succursale d'une chaîne de quincaillerie, produites par d'aussi grosses entreprises qui les font pousser et les cueillent avant de les faire ensacher par une autre grosse entreprise.

Et ainsi va la vie. Pour le plaisir d'observer les petits détails de «mes» oiseaux, pour me permettre avec prétention de croire à ces réflexions sur l'altérité et la nature, par cet égoïsme, donc, je m'insère benoîtement dans un large système capitaliste qui bouffe tout sur son passage. ■

Un bon été normal

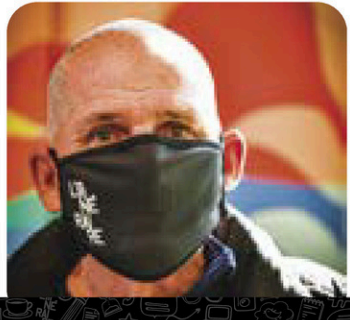
J'ai hâte que ça finisse et de reprendre mon travail. Je m'ennuie de mon monde, de mes lecteurs, lectrices. Ça a été très difficile pour moi, ici, confiné. Je suis reconfiné depuis le 27 décembre.

J'habite une centre d'hébergement privé pour personnes âgées. J'ai le droit de sortir en ce moment, mais seulement dans le bout ici, au dépanneur et pour mes rendez-vous médicaux au CLSC ou à l'hôpital quand ils m'appellent. Je pars le matin et je reviens comme d'habitude.

Je m'ennuie beaucoup. Je parle à tout le monde ici, je n'ai pas de préférence. J'ai hâte de revoir les gens, même à deux mètres, et tous ceux qui sont en télétravail. Encore peu de gens travaillent au bureau pour l'instant. Je pense que ça va reprendre tranquillement. Je regarde toujours la télévision pour voir le nombre de cas, le nombre d'hospitalisations et de personnes aux soins intensifs.

Le monde ne s'attendait pas à ça l'an passé, à ce que le virus dure si longtemps et qu'on ne savait pas quand ça se terminerait.

Cet été, je souhaite que les gens soient heureux. Si tout le monde se fait vacciner, ça devrait revenir à la normale. Ça va être une vie nouvelle.



GILLES BÉLANGER
CAMELOT JEANNE-MANCE / RENÉ-LÉVESQUE

Mes dépendances

Je n'ai touché ni à l'alcool ni aux drogues depuis une vingtaine d'années. Par le passé, en Espagne, j'ai fumé du «chocolate» à deux reprises et du pot à mon retour au Québec.

Le «chocolate» est une substance de couleur brun chocolat, une sorte de haschisch européen qui s'égrenne et qu'on fume dans une cigarette qu'on roule soi-même. Cette drogue ne m'a pas vraiment affectée donc ça ne m'effrayait pas d'essayer le pot. Je croyais que je ne sentirais rien. Grosse erreur!

J'ai fumé un joint avec une amie et j'ai fait une grosse crise de panique, le cerveau complètement gelé. J'ai marché pendant une heure mais finalement, j'ai dû me rendre à l'urgence en ambulance.

À mon arrivée, les infirmiers semblaient dégoûtés à cause de la concomitance, du fait que j'ai consommé une drogue et que je prenais en même temps des antipsychotiques pour ma santé mentale. Le médecin de garde à l'urgence a ri de moi. Il m'a dit: «*Ça me rappelle mes partys à l'Université McGill quand j'étais étudiant.*» Deux heures plus tard, on m'a renvoyée chez moi, complètement dégelée.

J'ai touché à la cigarette, mais je n'ai pas adopté cette habitude car je fais de l'asthme et c'est important pour moi de bien respirer. Ma dépendance à moi, c'est surtout d'outremanger et de «binge», c'est-à-dire de me lever la nuit pour manger.

Comme beaucoup de gens, je crois être en manque d'amour et je comble ce manque par de la nourriture. Dans un monde idéal, je rêve d'un conjoint qui m'aimerait et qui m'accepterait avec mes qualités et mes défauts.

L'amour de l'autre est un bonus, mais avant tout, l'important est de s'aimer, ce qui est la clé pour se libérer de toute dépendance.



MAXINE TIMPERLEY
CAMELOT MÉTRO JOLIETTE

Mon nouveau logement, ma nouvelle vie

J'ai hâte que tout redevienne comme avant. Le port du masque, je trouve ça achalant, mais c'est obligatoire. Je trouve que les vaccins, ça prend du temps. On est à la merci des gens comme camelot. On fait attention, on se lave les mains. Il faut être propre.

Je fais attention à ce que je mange et à ne pas boire. Je ramasse des canettes pour avoir de l'argent. Quelquefois je quête. J'ai longtemps quêté aux voitures. Quand L'itinéraire a fermé quelques mois, je n'avais que l'aide sociale, ce n'était pas assez. J'ai un loyer de 600\$ à payer.

Je suis bien là où j'habite. J'ai le câble, une douche, une cuisinette, des armoires, une petite table, un beau lit. Je suis correcte. J'y suis depuis seulement six mois. Avant je restais chez des amis. J'ai voulu prendre un logement, je suis tranquille. Je l'ai trouvé par les petites annonces.

J'ai été plus d'un an sans logement à moi parce que mon ancien logement est passé au feu. Il y avait des rats et des souris. Le propriétaire ne faisait rien, j'ai tout laissé là-bas et j'ai été chez mon ami. J'ai été chanceuse de trouver mon logement actuel.

En ce moment, mon travail va très bien. J'aime mon métier de camelot. J'aime vendre, parler de L'itinéraire. Ça fait longtemps que je suis à la même place, plus que huit ans. Serge, un camelot qui était ici avant, a pris sa retraite et m'a donné sa place.

Je me lève tôt. Je commence à travailler à huit heures le matin. Le soir je me couche tôt. J'ai une clientèle fidèle et je me fais de nouveaux clients. C'est moins facile depuis la COVID. Plusieurs de mes clients travaillent à la maison, alors je ne les vois plus. Je les vois seulement quand ils vont faire leurs commissions. Il y en a qui me donnent des cadeaux.

Allez vite vous faire vacciner. Protégez-vous pour combattre la COVID.



CÉCILE CREVIER
CAMELOT MARCHÉ MÉTRO MORGAN / SAINTÉ-CATHERINE

Mon printemps à moi

Le printemps est très beau à voir, même si souvent il y a de la pluie. Mais cette pluie est nécessaire pour aider les feuilles des arbres à verdier, à faire pousser les fleurs et pour ne pas que le gazon jaunisse. C'est le temps de ranger nos vêtements d'hiver pour les remplacer par le linge d'été.

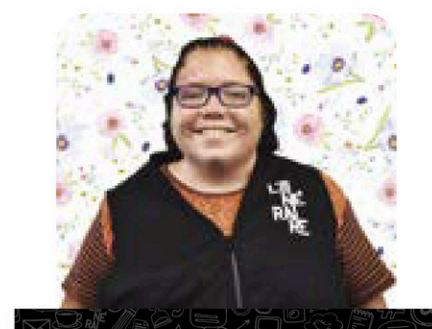
Le printemps est une saison remplie d'espoir. On a hâte que la chaleur prenne pour de bon. Ça nous permet de prendre des marches, de sentir les effets du soleil, de voir passer les cyclistes, de voir les journées qui rallongent et de passer plus de temps à l'extérieur.

Ce que j'aime par-dessus tout c'est d'aller m'acheter un cornet de crème glacée au sucre à la crème trempé dans le chocolat. C'est mon petit bonheur printanier et estival. On a aussi bien hâte que les festivals reprennent comme avant.

À partir du 15 mai, les gens commencent à faire du camping. J'adore aller faire du camping avec mon père et sa conjointe. J'y vais deux fois par année. Au début et à la fin de l'été. J'ai hâte que l'été revienne comme avant la pandémie car j'espère ardemment que le camp Papillon, organisé à chaque année par l'Hôpital Douglas, reprenne ses activités.

J'adore vendre L'itinéraire lorsqu'il fait beau parce que le monde en achète plus, parce qu'ils sont de bonne humeur, plus heureux. Ils se sentent plus généreux.

Moi, je suis née au printemps en 1980.



MÉLANIE NOËL
CAMELOT MÉTRO ANGRIGNON
PHARMACIE JEAN COUTU / VALENTINE (VERDUN)

«À livres ouverts»

Je veux vous parler d'une activité à laquelle je participe depuis quelques années. «À livres ouverts» consiste en un tête-à-tête entre deux personnes. Le but est de combattre les préjugés et la discrimination associés à la maladie mentale. «À livres ouverts» découle du concept de la «Bibliothèque vivante» née au Danemark il y a une dizaine d'années.

Il est démontré scientifiquement que la meilleure façon de lutter contre la stigmatisation est de permettre la rencontre entre des personnes touchées par la maladie mentale et le reste de la population.

«À livres ouverts», c'est comme à la bibliothèque classique. Le «lecteur» (une personne du public intéressée à apprendre) emprunte un «livre vivant» (une personne comme moi qui vit avec un problème de santé mentale). Les deux reçoivent une formation sur les règles et le déroulement de la rencontre. La «lecture» dure environ 15 minutes. L'activité est supervisée par une «bibliothécaire».

Le «lecteur» peut ainsi développer son empathie en étant confronté à la réalité de la personne devant lui. Le «livre vivant», quant à lui, doit d'abord avoir cheminé avant de s'engager à témoigner de ses problèmes, de sa souffrance et des moyens qu'il a pris pour s'en sortir. Pour ma part, je suis stressé avant une rencontre parce que je ne sais pas exactement à quoi m'attendre, mais ça débloque des endorphines parce que je sais que je contribue, de la meilleure manière possible, à faire tomber les préjugés.

«À livres ouverts» est une initiative conjointe de l'Association québécoise pour la réadaptation psychosociale, de l'Association des bibliothèques publiques du Québec et du ministère de la Santé et des Services sociaux. Pour plus d'informations, visitez le site aqrp-sm.org.



GABRIEL LAVOIE
CAMELOT MARCHÉ MÉTRO
CHEMIN CHAMBLÉ (LONGUEUIL)

PUBLICITÉ

CÉLÉBRONS LA JOURNÉE NATIONALE DES PEUPLES AUTOCHTONES

Ian Lafrenière
Ministre responsable des Affaires autochtones

Votre gouvernement Québec

Par Alexandra Guellil

Journaliste, responsable des dossiers société

© JUSTINE LATOUR



PÈLERIN DE L'ESPOIR RAMASSEUR DE RÊVES



Premier chirurgien innu ayant grandi dans une réserve au Québec, le Dr Stanley Vollant n'a plus vraiment besoin de présentation. Avec sa verve dotée d'une spiritualité qui a su résister aux épreuves, il se dit touché de près par l'itinérance, car certains de ses cousins ont fini à la rue. C'est pour cela qu'il se fait un devoir de parler de son parcours aux jeunes, tout comme d'autres l'ont fait un jour pour lui.



Comme beaucoup de nos soignants, le chirurgien ne l'a pas eu facile avec la pandémie. S'il lui est arrivé « d'avoir la chienne » en entrant à l'Hôpital Notre-Dame où il travaille, il est resté auprès de ses patients, par devoir. Nombreux sont ceux qui l'ont marqué. Comme cet homme, dont il se souvient, qui était en situation d'itinérance. Soigné pour un ulcère perforé, un trou dans son estomac, l'homme était abimé par la vie et vivait des moments difficiles aux niveaux psychologique et social.

Stanley Vollant a fait ce qui lui semblait nécessaire à ce moment-là: tendre l'oreille et offrir son aide. Il lui a donné son manteau Kanuk, ses souliers en duvet, des pantalons, des bottes et des bas. « Il en avait plus besoin que moi et il était si content d'avoir des vêtements chauds », dit-il naturellement pour expliquer ce beau geste. Ces choses données avaient une grande valeur sentimentale, car, c'est avec ce manteau jaune qu'il a parcouru des milliers de kilomètres à la rencontre des siens dans les communautés autochtones lors de ses marches Innu Meshkenu. « Peut-être que je le reverrai dans la rue, peut-être pas. Il le gardera sans doute ou il le donnera à quelqu'un qui en aura besoin, et ça, c'est tout ce qui compte pour moi. »

L'effet Joyce

Des anecdotes comme celles-ci, le chirurgien en a à la pelle. Et des moments positifs aussi. Mais, il y en a qui sont plus tragiques que d'autres, comme la mort troublante de Joyce Echaquan qui le touche encore. C'est bien pour cela que le mois dernier, Stanley Vollant a dit publiquement que «*le racisme systémique dans les hôpitaux [l'aurait] poussé à avoir des pensées racistes envers les [siens]*».

Cette vérité est, selon lui, partagée par plusieurs Autochtones et personnes issues des minorités culturelles dans sa clientèle. «*De façon insidieuse, ce racisme s'immisce dans notre schéma de pensée et nos façons de faire et est dû à l'éducation coloniale qui nous a enlevé notre culture, celle héritée de nos ancêtres.*»

Ironiquement, le chirurgien traduit ce phénomène par ce que les Autochtones nomment le syndrome de la pomme, appelé aussi syndrome du bounty (ou oréo) chez les personnes noires et syndrome de la banane chez les personnes asiatiques. En bref, l'expression renvoie à un comportement voulant que des personnes, qui ont une couleur qui ressemble à la culture d'origine à l'extérieur, en aient une autre, qui s'assimile à la culture dominante à l'intérieur. Un stratagème insidieux qui permet de passer inaperçu, d'entrer dans le moule sans faire de vague.

Stanley Vollant dit avoir regardé les siens avec des yeux différents. Des yeux qui n'étaient peut-être pas ceux de ses ancêtres, mais qui étaient ceux transmis par «*un processus d'éducation imprégné par le colonialisme*». Il confie avoir, dans ses nombreuses marches organisées avec des personnes autochtones, entendu des témoignages de personnes qui disaient que leurs parents ou grands-parents avaient eu des interactions négatives dans certains hôpitaux à Joliette, Amos, Val-d'Or, Roberval ou Sept-Îles. «*Et au lieu de les croire, mon éducation médicale m'a fait dire [que ces personnes] avaient peut-être mal interprété des propos.*»

Colonisation

Au quotidien à l'hôpital, cela se traduisait par des discussions tendancieuses. Des mots blessants jetés violemment à sa figure sans qu'il ne soit préparé, un peu comme les mots en «*n*» ou en «*s*». «*Les Indiens, c'est tous des souillons, sur le bien-être social*». Et, sans mettre suffisamment fort son poing sur la table pour éviter l'affrontement, il a laissé dire. Mais, même si le temps passe, il ne parvient pas à oublier ces moments. «*La mort de Joyce m'a donné une claque dans la figure. Ça m'a permis d'arrêter de faire l'autruche et m'a fait dire que je n'ai pas dénoncé aussi fort que j'aurais dû. Il faut le crier, il faut que cela cesse. Il faut que Joyce soit la dernière victime. Mais au fond de moi, je sais qu'elle ne le sera pas et que ça prendra des générations pour que tout le monde puisse être traité de façon égale, quelle que soit sa culture, sa langue ou religion.*»

Le Dr Vollant croit que pour résoudre ce problème social, il faut comprendre les effets pervers de la colonisation. Ces mêmes effets «*qui ont fait croire que les personnes issues de l'ethnie principale sont supérieures aux autres et que celles qui ne sont pas blanches, chrétiennes ou de la même culture sont inférieurs et doivent être convertis*», dénonce-t-il en prenant en exemple le côté sombre de notre histoire comme les écoles résidentielles ou pensionnats autochtones dont le but était de «*tuer l'Indien*» en eux, l'acte d'émancipation ou la Loi sur les Indiens de 1876, d'ailleurs toujours en vigueur. «*C'est un combat pour tous les peuples qui ont été colonisés, on doit décoloniser nos relations, accepter de se mettre d'égal à égal, face à face. La diversité du monde est ce qui rend l'humain encore plus riche.*»



«La vie,
c'est parfois
le plus difficile
des choix, mais
c'est le meilleur
qu'on puisse
faire.»



Parti de loin

L'existence de Stanley Vollant n'a pas été de tout repos. Depuis janvier dernier, on peut écouter sur *OHdio*, l'application de Radio-Canada, le récit biographique *Mon chemin innu* pour s'en rendre compte. Lu par le comédien et metteur en scène Charles Bender, on découvre des pans d'histoire d'un homme parti de bien loin.

Élevé dans la réserve de Pessamit, près de Baie-Comeau, par ses grands-parents maternels, Stanley Vollant est né d'une mère innue à la vie dissipée et d'un père blanc qui les a désertés. Enfant, il était le seul à être *pakapshishu*. Ce terme péjoratif en innu-aimun signifie qu'il n'avait pas de père et lui était souvent balancé à la figure par d'autres enfants.

Il est devenu médecin par un concours de circonstances, motivé par une remarque d'un homme ivre, rencontré dans un bar de Pessamit, un soir de fête en 1983. L'homme lui disait que «*cela prenait des docteurs indiens pour soigner les Indiens*». L'année suivante, il entre à la Faculté de médecine de l'Université de Montréal. Il découvre aussi qu'il a peur des cadavres et du sang. Il perd deux fois connaissance en début de parcours, mais finit par surmonter cet obstacle. Il commence à travailler à l'hôpital de Baie-Comeau où il restera 10 ans et deviendra un pionnier dans le développement de la laparoscopie. Puis, il exercera à Chicoutimi, à Ottawa aussi comme professeur et pratique maintenant à Montréal.

Mais derrière toutes ses réussites professionnelles, il y a eu le 14 août 2007. Ce jour où il a voulu mourir. Dans le jargon médical, on appelle ça une T.S., une tentative de suicide. Assis au sous-sol de sa maison d'Ottawa, dans le quartier de Finley Creek, il vivait mal sa deuxième séparation et la perte de son fils Xavier, alors tout jeune. Son château de cartes s'est écroulé et son rêve d'une famille unie avec. Éprouvé par un rythme de travail effréné et ses échecs amoureux, il était en dépression. «*J'avais une douleur tellement intense dans la poitrine et j'avais mal à la tête de façon constante. Je ne savais plus comment me débarrasser de cette douleur.*»

En revenant du travail, il a pris une carabine, s'est rendu au sous-sol et a préparé un message texte à son ami Louis pour expliquer son geste. Le malaise allait si loin qu'il a utilisé ses acquis en traumatologie pour placer l'arme de manière «*à ne pas se détruire la face et souffrir sans parvenir à [se] tuer*». Mais, il a fini par lever les yeux vers la photo de ses enfants et se rendre compte qu'il avait oublié de leur expliquer les raisons d'un départ si violent. Il remonte donc pour écrire ce mot, mais l'envoi par erreur (ou par chance) à son ami Louis qui l'appelle 45 secondes après. Au bout de trois heures de discussion, même s'il tentait de lui faire croire que ce n'était qu'une blague, son ami est parvenu à faire diminuer son état de crise. «*J'ai serré fort le fusil puis je l'ai rangé dans sa boîte. Quatorze ans après, je crois que c'était la meilleure solution. J'ai failli ne jamais connaître ma dernière petite fille qui va avoir cinq ans et qui porte le prénom de ma mère. La vie, c'est parfois le plus difficile des choix, mais c'est le meilleur qu'on puisse faire.*»

Au nom de la jeunesse

Jeune, Stanley Vollant a promis à son grand-père de s'éduquer, d'apprendre les langues et les sciences des Blancs et de revenir dans les communautés «*réparer ce qui a été volé et redonner la fierté à son peuple*». Il tenait beaucoup à son grand-père et s'est fait un devoir d'honorer sa promesse. Ce dernier est décédé dans des circonstances traumatiques, frappé par un Blanc en état d'ébriété, et il n'y a jamais eu de poursuites judiciaires contre le coupable, au grand regret du chirurgien.

Raconter aux jeunes son histoire, c'est un peu comme une suite logique de sa propre histoire. À cinq ans, alors qu'il était dans une école où on lui interdisait de parler sa langue, le grand chef de la nation huronne-wendat, Max Gros-Louis (aujourd'hui décédé) est entré dans sa classe avec son manteau de cuir, ses cheveux longs et sa grosse voix. «*Vous les jeunes, disait-il en français, c'est important de s'éduquer pour aider vos frères, vos sœurs et vos parents*». Cette visite bien que très courte a marqué le jeune Stanley qui a fait le souhait de devenir comme Max Gros-Louis, «*un modèle, la bedaine en moins*» (*rires*). Il se fait un devoir d'inspirer les jeunes pour qu'ils inspirent d'autres jeunes à leur tour.



Mamu-aitun

À chacune de ses rencontres avec les jeunes, son bâton de marche est dans ses mains. Stanley Vollant leur parle de son parcours, de ses moments d'errance comme de ses réussites. Il s'appuie sur son « *bâton aux 1000 rêves* », sur lequel on distingue une plume d'aigle, et met un genou à terre pour leur montrer que même si l'on tombe, on finit par se relever grâce à nos rêves.

Toute cette symbolique a commencé un peu par hasard. Lors d'une marche en Gaspésie, plusieurs jeunes souhaitaient toucher son bâton de marche allant jusqu'à se chicaner pour y arriver. Pour ramener la paix, il leur a demandé de mettre une main sur ce bout de bois qui l'avait soutenu et de lui confier leurs rêves. « *J'ai vu l'effet que ça a eu, ils avaient les yeux plissés, leurs mains tremblaient tellement ils faisaient un effort émotionnel à transférer leurs rêves à ce bâton. J'ai commencé à ramasser leurs rêves et à leur répéter que personne ne peut leur voler et qu'ils sont leur plus grande force.* »

Il leur dit aussi que si la vie peut être difficile, elle n'en reste pas moins un beau défi, toujours en se référant à ses grands-parents qui sont tombés, ont eu froid, faim ou mal, mais qui se sont toujours relevés. « *La résilience de nos ancêtres est en nous, assure-t-il. C'est dans notre ADN, et ce, même si l'éducation coloniale nous a fait oublier à quel point on pouvait être forts. Notre histoire est riche, soyons-en fiers. Nous sommes issus de personnes résilientes, athlétiques, braves, courageuses, aimantes et respectueuses les unes des autres. Une des valeurs que nous avons en nous est le mamu-aitun, le bien-être collectif, le désir d'être ensemble. Oui, vous aurez des moments difficiles, mais tenez bon, car vous avez tout en vous pour trouver la force de continuer comme l'ont fait vos ancêtres avant vous.* »

Ce bâton de marche lui a été offert par un ami de chasse de son grand-père, Alexandre Hervieux (ou Alikashan) un des rares aînés qui aurait pu être le premier centenaire de sa communauté, s'il n'était pas décédé avant. L'homme ne cessait de faire des blagues et, chez les Innus, le rire est un signe de résilience, comme l'écrivait d'ailleurs l'anthropologue Serge Bouchard, que Stanley Vollant considère comme l'un des grands défenseurs de son peuple.

Ce bâton, il voudrait le donner à son tour à quelqu'un qui continuera à inspirer les autres quand il ne sera plus capable de le faire. Pendant ces rencontres chargées de rituels et de symbolisme, le chirurgien est empreint d'espoirs pour les communautés. « *Je sauve des vies en opérant, j'enlève des cancers et je calme des hémorragies. Mais je crois que je sauve aussi la vie d'un jeune en espérant que quand il frappera un mur, il se souvienne de ce que j'ai dit. Personne n'est infaillible, mais on est tous capables de réaliser quelques rêves. Ma job n'est pas de sauver tout le monde, mais d'apporter le message, la bouée de sauvetage.* »

« Je sauve des vies en opérant, j'enlève des cancers et je calme des hémorragies. Je sauve aussi la vie d'un jeune en espérant que quand il frappera un mur, il se souvienne de ce que j'ai dit. Personne n'est infaillible, mais on est tous capables de réaliser quelques rêves. Ma job n'est pas de sauver tout le monde, mais d'apporter le message, la bouée de sauvetage. »

Stanley Vollant

UN RENDEZ-VOUS AVEC L'INSPIRATION



Les jeunes
autochtones
du Programme
Maison Ronde
et Stanley Vollant.

Lorsqu'elle a appris que Stanley Vollant venait à L'itinéraire pour nous accorder une entrevue, Marilou Maisonneuve, chargée de projets du Programme Maison Ronde (PMR) s'est montrée très enthousiaste. D'autant plus que l'on proposait une rencontre entre le chirurgien innu et les participants autochtones du programme de réinsertion au travail qu'elle accompagne dans leurs démarches.

Marilou se doutait bien de l'impact qu'aurait le D^r Vollant sur ces jeunes, dont plusieurs arrivent de loin et ont connu – et parfois connaissent encore – de gros défis de vie.

Le Programme Maison ronde

Une demi-douzaine de jeunes autochtones participent actuellement au Programme Maison ronde pour acquérir les compétences qui leur permettront d'effectuer un retour au travail ou aux études.

C'est le Café de la Maison ronde qui sert de plateau de travail menant à la réinsertion sociale et professionnelle des participants. Le seul café autochtone de Montréal, fondé en 2015 en collaboration avec l'arrondissement Ville-Marie et le Réseau de la communauté autochtone de Montréal est géré par L'itinéraire. Situé au square Cabot, on y favorise l'inclusion sociale des Autochtones en situation ou à risque d'itinérance en leur offrant des expériences de travail adaptées en tant que commis de café.

Pendant la belle saison et jusqu'à la mi-octobre des participants référés par des organismes comme Montréal Autochtone, le Foyer pour femmes autochtones et Projets autochtones du Québec peuvent venir travailler au Café de la Maison ronde pour y acquérir des compétences et de l'expérience de travail.

«Le programme est offert en deux volets selon les capacités des participants», précise Marilou Maisonneuve. Le premier s'adresse aux personnes vulnérables, notamment celles en situation d'itinérance.»

La chargée de projets explique qu'il s'agit d'un travail ponctuel où les participants peuvent travailler de deux à trois heures par jour à une fréquence convenue avec l'équipe. «Nous leur offrons le repas et ils sont payés à la fin de la journée. Ce sont des gens poqués par la vie, qui n'ont pas travaillé depuis des années et n'ont pas de stabilité. C'est vraiment une porte d'entrée. On n'exige d'eux aucun engagement, on les prend là où ils sont rendus dans leur vie.»

Quant au deuxième volet, celui-là s'adresse à des personnes qui sont prêtes à plus d'engagement. «Ces participants-là sont prêts à entamer une démarche d'employabilité», explique Marilou. Ils vont travailler à la cuisine de L'itinéraire pour acquérir les rudiments de la préparation culinaire, ils apprennent une foule de choses comme travailler en équipe, les normes de santé et de sécurité, respecter des consignes etc.»

Les jeunes suivent également des ateliers d'artisanat donnés par des personnes-ressource autochtones. «La guérison et la réinsertion, ça passe aussi beaucoup par la reconnexion avec leur culture, leur communauté et les aînés», dit Marilou.



© PASCALE PLANET



C'est pourquoi elle se réjouissait que les participants rencontrent Stanley Vollant. «Avant sa visite, mentionne-t-elle, nous avons préparé nos participants qui le connaissaient moins puisqu'ils sont de nations non francophones en leur montrant des reportages et des articles de presse. L'un d'eux, Taylor, un Cri d'Alberta, a pris la chose très à cœur puisqu'il a dressé une liste de 15 questions à poser au D^r Vollant.»

Le jour de la visite, toute l'équipe de la Maison ronde est venue à sa rencontre avec trois des participants, Taylor (Cri), Megan et Tapia (Inuit) «Les jeunes buvaient littéralement ses paroles, dit la chargée de projets. Il leur a raconté son vécu sans cacher les mauvais côtés. Il leur a parlé de ses défis et ses moments de découragement, mais aussi de ses succès et de persévérance. Il les a encouragés à poursuivre leurs rêves. Aussi, le fait que Stanley Vollant a parlé par moment en innu-aimun les a impressionnés. Ils ont vraiment aimé ça.»

Notre invité avait par ailleurs apporté avec lui son «bâton aux mille rêves» qu'il possède depuis qu'il a entrepris ses fameuses marches Innu Meshkeno de 6000km échelonnées entre 2010 et 2016 à travers les communautés autochtones dans l'Est du Canada pour promouvoir la persévérance scolaire et de saines habitudes de vie auprès des populations des Premières Nations et Inuits. Au cours de sa discussion avec les jeunes, il s'est agenouillé et a formulé une forme de prière à leur égard, en invoquant les ancêtres et le Créateur et en leur souhaitant force et courage dans leur cheminement de vie. Un moment très émouvant où des participants et membres de l'équipe n'ont pu retenir leurs larmes.

Très ancré dans le présent, mais porteur du riche héritage du passé, Stanley Vollant a été une réelle source d'inspiration pour les jeunes du PMR comme en témoignent Megan et Taylor:

«Mon expérience avec Stanley Vollant m'a vraiment ouvert les yeux! Son histoire était inspirante et il m'a fait réaliser que moi aussi je peux accomplir de grandes choses en tant qu'homme autochtone. Même s'il a connu des périodes difficiles, son message était beau à entendre. Ses réflexions sur sa vie ont bien démontré que nous sommes un peuple fort et que nous devons continuer de l'être pour la génération qui suivra.»

Taylor Morin

«Quand j'ai su qu'il y aurait une rencontre avec le premier chirurgien innu au Canada, je ne m'attendais pas à grand-chose. Cependant Stanley Vollant m'a grandement inspirée à ne jamais abandonner les rêves que j'avais mis de côté. J'ai toujours voulu être un médecin, mais avec toutes mes responsabilités à l'école secondaire, tout en m'occupant de mes petites sœurs, j'ai perdu espoir de réaliser ce rêve. Alors je remercie L'itinéraire de m'avoir donné l'occasion de le rencontrer!»

Megan Kasudluak

Kashekau-aimun

De rires et de mots

Joséphine Bacon est « survivante d'un récit qu'on ne raconte pas », celui des pensionnats autochtones. De son Nitassinan natal jusqu'à Montréal, elle dit n'avoir que le rire et les mots à partager. Ceux-là mêmes qu'elle a reçus de ses aînés lorsqu'elle a vécu avec eux, à l'intérieur des terres, dans le Nutshimit. Depuis, elle se fait un devoir de partager leur histoire, leur amour de la terre et de leur langue, l'innu-aimun.

Cette poésie, cette parole de fierté (*kashekau-aimun*), c'est un peu le même sentiment que l'on ressent après une première chasse dont le produit doit être partagé avec toute une communauté. Avec *Je m'appelle Humain*, derrière la caméra de la réalisatrice abénakise Kim O'bomsawin, on suit Joséphine Bacon sur les traces de Papakassif, le maître du caribou, dans le Nutshimit. Et, dans son dernier recueil *Nin Auass/Moi l'enfant*, elle nous invite à retrouver nos rêves d'antan. En entrevue pour *L'itinéraire*, nous lui avons suggéré de nous parler de ces mots qui font sa vie, de ces maux qu'elle garde en elle. Un peu comme si elle nous offrait quelques poèmes inédits...



Par Alexandra Guellil

Journaliste, responsable des dossiers société

© DAVID HIMBERT

Nutshimit

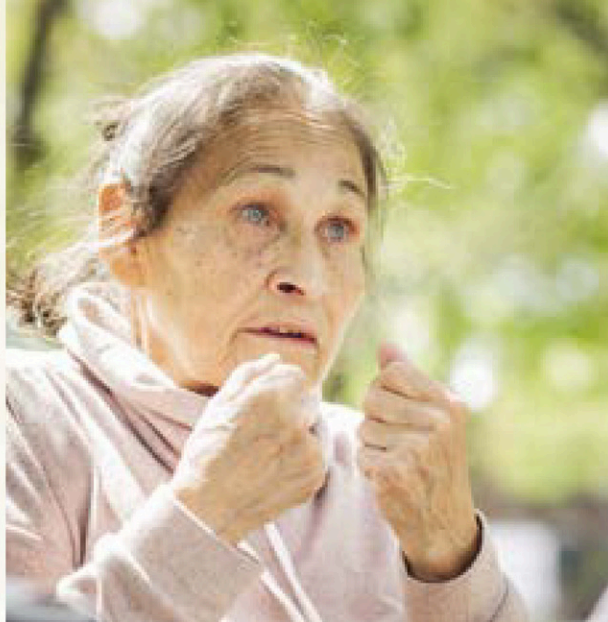
L'intérieur des terres. Nutshimit, c'est un mot qui ne peut pas prendre la forme du possessif. Je le dis en innu-aimun, mais je ne peux pas le dire en français. Je lui appartiens au départ, c'est elle qui me soigne, me nourrit et me fait rêver. Je ne dis pas « ma terre » ou « ma réserve ». Nutshimit n'a pas besoin d'être possédée, mais a besoin qu'on soit en harmonie, car quand on est en harmonie avec Nutshimit, elle reconnaît le son de tes pas.

Tout cela je l'ai appris avec les aînés, en les enregistrant quand ils me parlaient de leur vie de nomade et en les accompagnant dans leurs récits et j'ai fini par y aller dans le Nutshimit et j'ai compris pourquoi ils l'aimaient autant.

Un jour, assise avec la vieille Marie-Louise, je lui ai demandé ce qu'elle choisirait entre sa vie dans le Nutshimit et sa vie dans la réserve. Sais-tu ce qu'elle m'a répondu? Le Nutshimit. Il existe un endroit à Natashquan pour les Innus, à l'intérieur des terres, où le saumon retourne à son lieu de naissance. Ils parviennent à en avoir suffisamment pour retourner à leur lieu de chasse. Même si Arthur Lamotte avait nolisé un avion pour les y amener alors qu'il était en tournage, la vieille Marie-Louise, à 96 ans, est partie comme ça se passait dans le temps, à pied (rires). J'avais une photo d'elle et tu la vois à la deuxième chute, bien accroupie sur ses genoux avec son chapeau perlé, son foulard et son baluchon. Si tu voyais cela... Ce n'est pas moi, mais ça aurait pu l'être si j'étais née dans ces années-là. Je la regardais et le bonheur se lisait dans ses yeux. C'était comme son ultime retour.

Même si je vis en ville, une partie de moi est dans le Nutshimit. Vois-tu comment je suis heureuse quand je parle de la vieille Marie-Louise? Les aînés sont avec moi et je suis avec eux, même dans une grande ville comme Montréal. Je n'ai qu'à fermer les yeux pour me sentir avec eux et les entendre. Où que je sois, je suis quand même et de façon figurée dans le Nutshimit parce que je suis habitée par tous ces gens qui y vivent et qui m'ont redonnée, qui m'ont tout donné finalement. Ils m'ont donné leur vie en me la racontant, ils m'ont donné la vie de Nutshimit. Je les ai écoutés, retranscrits, traduits, enregistrés pendant 50 ans. C'est comme si j'avais été nomade avec mon cœur, mon âme et ma tête avec eux, même si physiquement je suis sédentaire.





La résilience

Ce mot, c'est ma vie. J'ai juste l'habitude de prendre la vie comme elle se présente. Je ne suis pas une militante ou une activiste. Même si mon cœur l'est, on ne me verra jamais dans les manifestations. De toute façon, mes jambes ne me le permettraient pas (rires). La résilience, pour moi, c'est de vivre comme les anciens, au jour le jour car, c'est le présent qui compte. Ce que je vis aujourd'hui est aussi important que ce que j'ai vécu hier.

L'identité et la langue

«Je dois être absente de l'enseignement de mon identité. À la rivière, les anciens me l'ont redonnée, c'est ici que je me suis sentie réellement innue». Pour moi, l'identité commence par parler la langue de tes parents et de tes grands-parents. Je parle toujours l'innu-aimun, je l'enseigne et j'ai cet espoir de redonner la fierté de parler sa langue chez les plus jeunes que moi. J'aimerais ça qu'ils soient aussi fiers que moi de la parler ou de l'enseigner, de la traduire et d'écrire des poèmes dans cette langue.

C'est une langue qui est déjà poétique en soi, quand tu es nomade, forcément tu es poète quelque part. Quand tu es nomade et tu regardes un arbre ou tu regardes une rivière, que tu marches sur du lichen ou de la mousse, ce n'est pas rien. Être nomade, c'est de la poésie parce que tu n'es pas confronté à des murs de béton, à de l'asphalte ou à de la pollution. Tu es sur une terre pure. Malgré tout cela, la vie quand même a sa façon d'être généreuse. Dans les parcs à Montréal, je retrouve les arbres et ça me ramène toujours à mes origines. Ça, c'est la vie qui me l'a donné. Je ne suis pas qu'urbaine. Je suis toujours Innue. La vie m'a donné mon identité. Où que tu sois, si tu sais qui tu es et d'où tu viens, ton identité fait partie de l'être et de l'humain que tu es. Je sais que je m'appelle Joséphine Bacon, mais le nom que je porte n'est pas tout ce que je suis. Je fais partie du Nutshimit et je marche sur cette terre qui m'a vue naître. Je lui appartiens parce qu'elle m'a donné mon identité.

Être nomade, c'est de la poésie

Joyce Echaquan

Oh mon Dieu... On l'entend partir dans sa langue, en atikamekw dans sa vidéo. Elle est partie, oui avec sa langue... Je ne sais pas quoi te dire. C'est ce genre d'images où je n'ai pas de mots à dire ou à partager. Non, il n'y a pas de mots. Il y a des moments où on ne peut rien dire.

L'innu-aimun

C'est ma langue. L'innu-aimun des nomades est différent de celui des sédentaires qui habitent dans la réserve parce que ce sont deux façons de vivre complètement différentes. Ce que tu vis dans le Nutshimit, tu ne le vis pas nécessairement quand tu es sédentaire ou quand tu es dans la réserve. Quand tu remontes la rivière, tu ne remontes pas la rue Pisto, à Pessamit. Ce sont deux mots différents et deux visions différentes. Quand je remonte la rivière, je me vois en train de pagayer et de suivre le courant parce qu'il m'amène toujours dans le Nutshimit. Chaque mot de cette langue-ci sera lié à l'environnement. Il va me parler de mousse, d'épinettes, de lichen ou de l'horizon. Le dialogue ne sera pas pareil si je suis sur une réserve ou en ville où je parlerai de ma cour derrière la maison ou d'un parc à Montréal. Ce sont deux dialogues différents qui ont leurs propres mots et vocabulaires.

Pensionnats

Je n'aime pas la façon dont on en a parlé. Ce que je n'ai pas appris là-bas, ce sont nos mythes fondateurs. Ces savoirs que mes grands-parents ou d'autres aînés m'auraient racontés et que j'aurais écoutés parce qu'il s'agissait de la création de mon monde et de mon histoire. Et ça, on ne le transmettait pas au pensionnat. Je n'y ai pas appris le langage de Nutshimit ou à être nomade.

Colonialisme

Le rêve du colonialisme était de nous faire disparaître. On disait que dans 50 ou 100 ans, il n'y aurait plus d'Indiens. Et pourtant, on est toujours là et plus fort que jamais. Si avant on ne parlait pas la langue de l'autre, aujourd'hui, on la maîtrise car nous sommes allés dans leurs écoles. Quand on a commencé à parler français, on ne comprenait pas tout le langage de l'autre. Encore aujourd'hui, je continue à fouiller dans le dictionnaire pour des mots que je ne comprends pas. Mais, as-tu vu les jeunes d'aujourd'hui comme Natasha Kanapé Fontaine, Marie-Andrée Gill ou Naomi Fontaine? As-tu vu le vocabulaire qu'elles ont en français? C'est extraordinaire!

Poète

Je suis poète par accident. Je n'ai jamais pensé que je l'étais. C'est en acceptant le rêve de Laure Morali que j'ai commencé à trouver que les mots étaient simples. J'ai compris, avec son rêve, qu'écrire un mot était une image quand on s'y attarde assez longtemps. J'aimerais que l'on retrouve nos rêves, qu'on retourne les revisiter parce que peut-être qu'ils ne sont pas si loin...

Confinement

Je crois qu'il n'a pas été totalement négatif pour les jeunes des communautés. Au lieu d'être confinés dans leurs maisons, ils sont retournés à leurs origines, dans le bois pour chasser par exemple. Quand tu nais Innu, c'est inné en toi que tu es d'abord nomade. C'est juste qu'on l'oublie parce qu'on vit dans les communautés, parce qu'on ne voit plus le Nutshimit. Quand tu es *pogné* chez toi 24 heures sur 24, ton identité te revient et tu te souviens que tu es innu, que tu appartiens à un espace, à un horizon ou à l'odeur des épinettes. Tu as besoin de cela. Le sédentarisme, ça tue. À force d'être sédentaire, on a oublié que nous étions des nomades et qu'on avait besoin de voir loin pour apprécier notre vie. Beaucoup de jeunes ne connaissent que les communautés ou réserves et ils ont oublié un peu leur langue et d'où ils viennent. Avec le confinement, ils ont été confrontés à leur identité, à leur côté innu qu'ils avaient oublié. Et je pense qu'ils se sont rendu compte que même si la vie moderne comporte de bien belles choses, quand tu es Innu, tu as besoin de retrouver Nutshimit. Retrouver tes jambes, déjà c'est beaucoup.

Nin Auss (Moi, l'enfant)

Les enfants sont des poètes. Nous naissons tous poètes d'abord et avant tout. Nos premiers pas ou nos premières larmes sont de la poésie. Un enfant est un poème en soi. L'enfant en moi, même si elle a beaucoup vieilli (rires), elle est toujours là. Toujours.

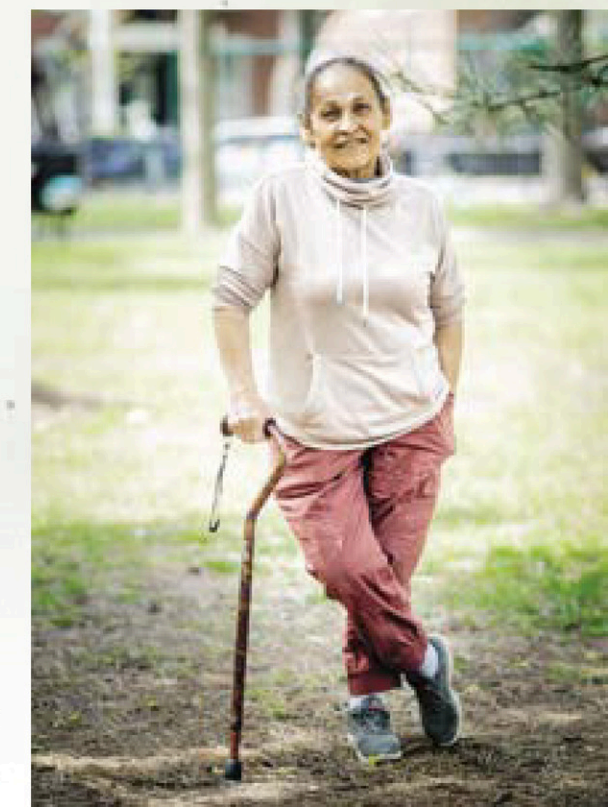




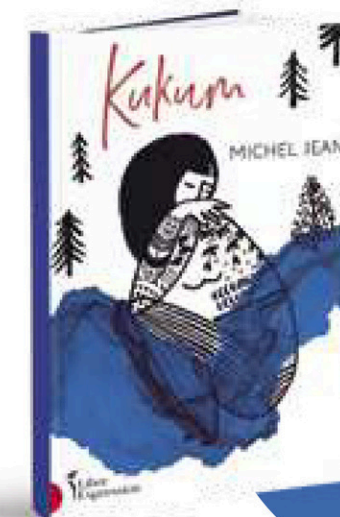
Photo par Yves Grégoire
Préposé à la distribution

Michel Jean

perceptions autochtones



Wapke
Michel Jean
Stanké, 2021, 216 pages



Kukum
Michel Jean
Éditions Libre expression,
2019, 224 pages

Dans le même traîneau

Ce tournant, on le perçoit également dans sa dernière publication, *Wapke*, le tout premier recueil autochtone d'anticipation paru en mai dernier. À l'instar d'*Amun*, son aîné de cinq ans, plusieurs plumes se sont rassemblées. Et cette fois, le nombre de peuples et de nations représentées a doublé. Quatorze auteurs d'origine innue, atikamekw, wendat, crie, anishinaabe et inuk y décrivent leur vision de « demain ». L'avenir... c'est la première fois qu'on offre aux Autochtones un espace public pour « se projeter dans le futur et dire comment ils voient le monde », précise Michel Jean.

Wapke, l'écrivain le compare à un traîneau à chiens. « Tout le monde tire le traîneau en même temps, et il avance, à la même vitesse pour tous. » On y retrouve des « valeurs sûres » comme Joséphine Bacon, Natasha Kanapé-Fontaine, Virginia Pésémapéo Bordeleau... à côté d'autres talentueux auteurs moins connus, comme Janis Ottawa, enseignante atikamekw de Manawan. Et tous s'expriment, le regard fixé vers le même horizon.

Si *Wapke* rassemble autant, c'est entre autres parce qu'« *Amun*, le premier recueil publié dans une maison d'édition avec des moyens, avait une bonne réputation auprès des Autochtones », rappelle l'auteur.

Amun, c'était aussi « un statement » pour l'écrivain, qui a longtemps évité de trop exposer ses origines innues.

Le silence des origines

Récipiendaire du prix littéraire France-Québec 2020 pour son roman *Kukum* paru en 2019 (roman qui retrace la vie d'Almanda Siméon, son arrière-grand-mère), le journaliste et écrivain n'aurait sûrement pas imaginé un tel intérêt pour les peuples autochtones il y a encore quelques années de cela. « Partout où j'ai travaillé, j'ai entendu que les histoires d'Indiens n'intéressent personne », raconte celui qui, pendant des années, a adopté un comportement silencieux sur ses origines métissées, calquant celui de sa famille. « J'ai reproduit un peu ce que ma grand-mère a vécu et ma mère aussi, qui n'en parlait pas. Ma grand-mère a toujours cherché à ne pas se faire remarquer. Et quand on entendait parler des Autochtones, ce n'était jamais gai. Alors je gardais ça pour moi. »

Reste qu'il a toujours éprouvé de la fierté à l'égard de sa culture. « J'ai toujours trouvé admirable que les gens aient vécu et survécu comme ça. Je n'étais pas honteux. J'en étais fier naturellement. » Déjà enfant, et bien que coupé de sa famille innue, il avait une insaisissable curiosité pour les savoirs de sa grand-mère. « J'étais proche d'elle, mais moi, je grandissais dans le milieu blanc et je ne savais pas que ce n'était pas en la bombardant de questions que j'allais obtenir des réponses. C'est pas dans la culture innue. Il faut regarder, écouter, attendre... »

C'est à la mort de cette femme que le besoin de renouer avec la branche innue de son métissage se fera sentir : « Quand ma grand-mère est décédée, la cousine de ma mère, que je ne connaissais pas personnellement, m'a dit : "Michel, l'indien tu l'as en toi". C'est là que j'ai commencé à me poser des questions ».

« Être Autochtone, c'est ça que ça change »

Aujourd'hui, l'une des raisons qui poussent l'auteur à écrire sur les Autochtones n'est plus juste sa volonté de renouer, mais aussi sa conscience d'être un exemple positif. « Ça fait au moins un nom de plus dont les communautés autochtones parlent. »

Il est reconnu que les Premières Nations manquent de figures de réussite pleinement intégrées à la société québécoise. Et Michel Jean en sait quelque chose, lui qui évolue dans un milieu professionnel où les Autochtones se comptent sur les doigts d'une main. « À part Marie-Michèle Sioui (correspondante parlementaire à Québec) au Devoir, je ne connais aucun journaliste autochtone qui publie au Québec », déplore l'auteur.

Pourtant, être Autochtone apporte un regard avantageux dans bien des situations. Comme avec l'affaire Joyce Echaquan dont l'auteur nous conte une partie de ce qui s'est passé dans les « coulisses médiatiques » au moment de la tragédie. « Quand est arrivé l'événement, il y a eu un débat : fallait-il ou non diffuser les propos du personnel ? Ils étaient tellement durs qu'on a hésité. Et j'ai dit "non, je comprends que c'est dur, mais ça fait longtemps que les Autochtones entendent ça, alors il est temps que les Québécois l'entendent aussi." Le fait d'être Autochtone, c'est ça que ça change. »

L'itinéraire aurait pu aborder une entrevue avec Michel Jean, auteur, journaliste d'enquête et chef d'antenne à TVA sous mille angles. Parce qu'Innu métissé, parce que l'un des rares Autochtones à évoluer dans le milieu des médias québécois, parce que conteur de sa culture, de ses aïeux et créateur d'espaces de discussion entre les communautés. *Wapke*, son dernier recueil collectif publié en mai dernier en est l'exemple parfait. Il relate pour la première fois les visions de « demain », posées par pas moins de 14 voix autochtones de plusieurs origines.



« Il y a eu du chemin de parcouru », constate Michel Jean. Depuis la Commission de vérité et réconciliation clôturée en 2015 qui a donné la parole à plus de 6500 témoins des ravages causés par les pensionnats sur la culture, l'identité et l'intégrité des personnes autochtones, un tournant s'est opéré. Et l'affaire Joyce Echaquan en est l'un des points marquants. Parce que les conditions entourant sa mort qui ont choqué tout le Québec et endeillé la nation atikamekw ont aussi « ouvert les cœurs », pense l'auteur et journaliste innu.

Par Karine Bénézet

Journaliste, responsable des dossiers société

L'ART

POUR VIVRE ET SURVIVRE



KIWETIN (VENT DU NORD)

Propos recueillis par
Karine Bénézet

Journaliste, responsable de la formation

PHOTOS FOURNIES PAR VIRGINIA PÉSÉMAPÉO BORDELEAU

« Il y a cette joie de vivre et cette peine » qui accompagnent Virginia Pésémapéo Bordeleau depuis sa plus tendre enfance. Sa peinture colorée et ses écrits aux mots parfois très durs révèlent ce contraste dont l'artiste nous parle en entrevue, depuis son Abitibi natale. Hérités de ses parents et de ses origines autochtones, l'humour et le rire font aussi partie d'elle. Des traits qui prennent une grande place et soulagent chacune de ses épreuves depuis sa plus tendre enfance ; tout comme sa « pulsion de vie », comme elle la décrit, et son besoin de s'exprimer, apprivoisé très jeune par les couleurs et la poésie. Un talent naturel se dégagera rapidement de ses créations, qui a fait de Virginia Pésémapéo Bordeleau, l'une des artistes clefs de culture autochtone. Celle qui considère l'art comme « quelque chose de salvateur, qui aide à vivre et à survivre » a fêté ses 40 années de carrière l'an passé au Musée d'art de Rouyn-Noranda et a récemment signé un texte dans le dernier recueil collectif dirigé par l'auteur et journaliste Michel Jean, *Wapke*.

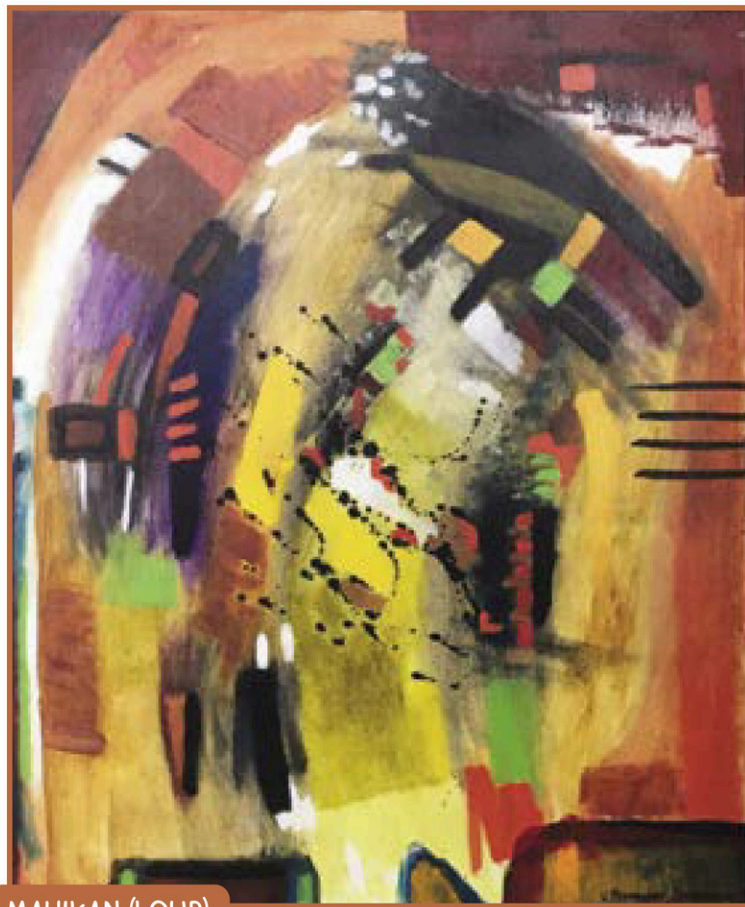


© CHRISTIAN LEDUC

Commençons par un petit voyage en Abitibi. À quoi ressemble votre lieu de vie ?

J'habite dans la région de Rouyn-Noranda près d'un village qui s'appelle Destor. Je suis à trois kilomètres du village en allant vers le parc national d'Aiguebelle. J'habite loin de la route, là où se trouvent des chemins de terre. En 2003, alors que moi et mon conjoint de l'époque avions quitté Québec pour revenir en région après cinq ans passés dans cette ville, on a trouvé cette petite maison qui était à vendre. Je suis tombée amoureuse de l'endroit. Je pense que j'aimais l'éloignement. Plus tard, je l'ai quittée pour finalement la racheter en 2013. Je l'habite depuis ce temps-là. C'est la campagne ici, bordée par la forêt. J'aime ce calme, la tranquillité et la proximité avec la nature et les animaux.





MAHIKAN (LOUP)

Vous avez commencé à peindre très jeune, vers six ans, alors que votre père venait de vous offrir vos premiers pinceaux à la suite d'un rêve que vous lui aviez raconté et qui l'avait troublé. Vous souvenez-vous de ce rêve ?

Non, je ne me souviens pas... Vraiment, non. Je rêvais tellement quand j'étais enfant. Mais mon père dessinait lui-même très bien. Puis je m'y suis mise également. Un jour, mon père m'a apporté des peintures à numéros, sûrement pour Noël. Très vite, ça ne m'a plus suffi, alors il m'a acheté des aquarelles. C'est là que j'ai commencé à peindre des paysages. Mon père m'encourageait beaucoup. Puis adolescente, en 12^e année, il y a eu cette exposition de fin d'année. J'y avais présenté mes aquarelles, que le directeur avait voulu acheter. Ça a réveillé une sorte de fierté et de certitude que ce que je faisais était bien. Malheureusement, je n'ai pas voulu lui vendre. Je lui avais dit "non, non, c'est à moi". J'aurais dû le faire parce qu'elles seraient peut-être encore là. À l'époque, ma maison est passée au feu et toutes mes premières productions sont parties en fumée. Puis, cette même année, un touriste français est passé à la maison. Lui aussi a voulu emporter mes dessins pour les ramener en France. Je pense que pour lui, c'était probablement plus un souvenir d'Autochtones. Mais ce Français a été pour moi comme une confirmation du talent naturel que j'avais.



Virginia Pésémapéo Bordeleau et ses parents. Été 1952.

Le regard de votre père sur vos peintures était-il très important pour vous ?

Oui, très important. Parce que mon père était à mes yeux la personne à laquelle je pouvais me fier pour répondre à toutes mes questions. Il avait une curiosité intellectuelle d'ailleurs un peu étrange pour un homme de sa situation, car il était un chasseur puis plus tard, il a trouvé un travail de fonctionnaire, en quelque sorte. Il avait des connaissances qui m'étonnaient. Il connaissait la peinture, les peintres français. Il avait également une grande culture en littérature, en histoire, en géographie... Son regard sur moi était admiratif, et c'était vraiment bien pour une fille. J'ai été chanceuse.

Et votre mère, comment était-elle ?

D'abord, ma mère ne parlait que sa langue d'origine et n'est jamais allée à l'école. Elle était une coloriste. Elle utilisait des perles et des fils de couleur pour faire de la broderie, des mocassins, des mitaines... Elle avait également un talent extraordinaire pour la photo. Mon père lui avait fait cadeau d'un appareil avec lequel elle prenait des photos de nous, les enfants. Elle avait véritablement un œil de photographe. Elle aurait aimé aller à l'école. C'était une grande tristesse pour elle. Je sais qu'elle aurait été brillante. Ma mère était très intelligente. Elle avait aussi le don de raconter des histoires, un côté conteuse.

Est-ce du talent de conteuse de votre mère qu'est né votre goût pour l'écriture ?

L'écriture, j'ai commencé tôt. J'écrivais des petits poèmes dès mes 11 ans. Et je n'ai jamais cessé d'écrire. Parfois, je relis mes cahiers d'écriture de jeune fille et je trouve ça drôle...

Mais vous avez commencé à publier très tard par contre.

En fait, je ne savais pas comment publier. En Abitibi, il n'y avait pas de maison d'édition à tous les coins de rue. Puis, une maison s'est ouverte à Val-d'Or. Mais je crois aussi que je n'étais pas prête. Mes textes étaient très intimes et je me demandais si je pouvais les publier. Puis, nous, les Autochtones, avons mis du temps avant d'être pris au sérieux.

Quand j'ai écrit mon premier roman, *Ourse bleue*, mon père allait décéder un mois plus tard. C'est pendant sa maladie que j'ai commencé à écrire ce livre. J'avais rédigé quelques chapitres que j'ai fait lire à mon conjoint de l'époque qui était dans le milieu de la littérature, et je lui ai demandé ce qu'il en pensait. J'ai laissé passer le soir, le lendemain... Mais aucun mot de sa part. J'ai eu le courage de lui demander quand même. Il a gardé le silence et s'est mis à pleurer en me disant : continue.

Donc une fois le roman terminé, j'ai cherché une maison d'édition. Toutes ont refusé. Alors je suis passée par une amie qui était une écrivaine et m'a mise en contact avec son éditrice, celle des éditions de la Pleine Lune. Ils ont accepté de publier mon texte. Ça, c'était en 2007. Mais le succès du livre n'a commencé que trois ou quatre ans plus tard. Et depuis, il y a eu plusieurs rééditions.

Encore là, en 2007 c'était un peu tôt pour une Autochtone de publier. On n'était pas à la mode encore et heureusement que les Innues sont arrivées. C'est elles qui ont mis l'écriture des Premières Nations sur la carte, notamment avec la maison d'édition Mémoire d'encrier. Sinon, moi toute seule, je serais passée inaperçue. Depuis quelques années, on me dit qu'*Ourse bleue* est un livre qui fait partie de la littérature québécoise. Désormais, je comprends pourquoi on écrit : pour parler avec les autres, pour dialoguer, leur apprendre des choses sur notre culture.



Frances Pésémapéo (mère). Été 1952.

J'ai lu que votre père était revenu de la Seconde Guerre mondiale avec ce qu'on appellerait maintenant un choc post-traumatique. À la suite de ça, il a eu des problèmes d'alcool. Pouvez-vous m'en dire un peu plus ? Je vous pose cette question délicate, car j'ai l'impression que vous portez en vous une sorte de double facette. L'une joyeuse et pleine de vie qui s'exprime à travers des peintures très colorées et une autre, liée à des épreuves de vie plus sombres et difficiles qui se reflètent dans vos livres. Deux arts qui se complètent et vous représentent.

Vous savez, on dit que ce qui nous a sauvé la vie à nous, les Autochtones, c'est le rire. Et c'est vrai. Nous avons cette facilité à rire de situations qui parfois ne seraient pas drôles autrement. Ma mère riait beaucoup. Dans le fond, c'était une femme blessée. Elle a perdu son père à six ans, sa petite sœur, et par la suite, sa mère s'est remariée et elle a dû vivre chez sa grand-mère qui avait besoin qu'on s'occupe d'elle. C'est ma mère qui a été choisie pour ça. Elle a eu un petit frère qui est décédé aussi. Donc dans les premiers 20 ans de sa vie, ma mère a vraiment connu des drames. Et je pense qu'elle était une femme profondément triste, mais en même temps, elle avait un sens de l'humour très fort.

Ma mère a eu des problèmes d'alcool à partir du moment où mon frère est parti en pensionnat. Après, il y a eu le décès de sa mère. Ça l'a brisée. Quelque chose en elle s'est cassé. Moi, j'étais l'aînée, alors c'est moi qui ai pris la charge de la famille. Je n'ai pas vraiment eu d'adolescence ni de jeunesse. J'étais aussi une fille profondément triste. Dans le fond, je me dis qu'il y a eu un transfert de tristesse entre les générations de femmes dans ma famille.

D'un autre côté, j'avais aussi cette pulsion de vie et surtout des rêves extraordinaires qui m'habitaient tout le temps, en plus de mon besoin d'expression. Alors dès que j'ai su écrire, que j'ai eu des couleurs, je me suis mise à m'exprimer. C'est quelque chose de salvateur qui aide à vivre et à survivre. Il y a donc cette joie de vivre et en même temps cette peine.

L'écriture m'a permis de parler des traumatismes vécus. Celui de mon père nous a aussi affectés. Lucie Lachapelle, mon amie et ancienne belle-sœur, a fait un film sur les chocs post-traumatiques [*Le stress post-traumatique*, documentaire, 2000] qui sont refilés aux enfants. Je me souviens encore aujourd'hui de ne jamais me mettre à dos dans une salle, mais toujours dos au mur. J'avais peur de me faire frapper par derrière. Pourtant, je n'ai jamais été agressée, je n'ai pas eu de parents violents... alors quand j'ai vu ce film... il y avait quelque chose qui me rejoignait : le choc post-traumatique de parents qui se transmet aux enfants.





PIESHISH (OISEAUX)

Ne jamais se mettre dos aux gens dans une salle vient-il du traumatisme de votre père, qui à l'époque de la guerre ne devait pas tourner le dos à l'ennemi au risque de se faire tuer ?

Oui, exactement.

Je reviens sur votre frère. Pourquoi lui seul a été envoyé dans un pensionnat autochtone ?

Les enfants autochtones ont été envoyés dans ces écoles et le plus loin possible des familles. Mon frère est allé à celle de Saint-Marc-de-Figuery, près d'Amos en Abitibi. Il y est allé parce qu'il portait le nom de ma mère, Pésémapéo, il était comme statué autochtone. Son père était un Cri et sa mère aussi. Ma mère l'a eu d'une union précédente. Mais son fiancé de l'époque ne l'a pas épousée. Elle était ce qu'on appelait une fille-mère. Mon père ne l'a pas adoptée légalement, ce qu'il aurait dû faire. Il pensait sûrement que ça lui enlèverait des droits. Mais je vais vous dire une chose : les droits que l'on a, nous, les Autochtones, ne valent pas la peine. Ce ne sont pas des droits du tout. Dans les réserves, les gens ne sont ni propriétaires de la terre ni de la maison. Ils n'ont aucune capacité d'emprunt, aucune possibilité d'avoir des cartes de crédit. Ça reste de la tutelle. Même si dans les faits, le territoire nous appartient. On nous a tout simplement volés et placés dans des réserves grandes comme des mouchoirs de poche. Parfois, quand j'entends dire qu'on est gâtés, j'ai envie de répondre : je vais te donner cette place, tu vas trouver ça drôle... tu vas crier que tu veux redevenir Blanc assez rapidement (rires).



Frances Pésémapéo avec la petite Virginia, ses frères et soeur en arrière-plan.



De gauche à droite : La grand-mère de Virginia Pésémapéo Bordeleau la tenant dans ses bras, son père, sa mère ainsi que son frère et une cousine. Été 1952.

Donc, votre père était Métis et votre mère Crie. Comment se sont-ils rencontrés ?

C'était en 1950. Mon père était revenu en 1945 de l'Europe. Il a fait partie des soldats stationnés en Angleterre qui ne pouvaient pas revenir tout de suite au pays. Là-bas, il y avait des problèmes de consommation assez forts. Mon père s'est mis à boire. Quand il est revenu au pays, il a tout de suite pris le train pour l'Abitibi et est retourné près du lac où il trappait avant la guerre. Il y a soigné son mal de vivre. Ce sont des amis algonquins d'avant la guerre qui lui avaient appris la trappe et leur langue. En revenant, il a retrouvé sa famille spirituelle, peut-on dire. Après avoir franchi la trentaine, il a voulu avoir son territoire de chasse et de trappe, mais autour du lac, le territoire était algonquin. Il a entendu dire qu'à Senneterre, des terrains étaient alloués à des gens, des Blancs surtout. Il y est allé et a demandé s'il y avait des Algonquins ici. On lui a dit que oui, et il les a rejoints. Il leur a parlé dans leur langue. C'est là qu'il a fait la rencontre de son futur beau-père. Ils se sont mis à trapper ensemble. Et mon grand-père l'a comme adopté et lui a dit un jour : comment ça tu n'es pas marié ? Papa lui a répondu que c'était peut-être parce qu'il n'avait pas trouvé la bonne. Ma mère à ce moment-là vivait auprès de sa grand-mère. Quand cette dernière est décédée, elle est revenue près de sa famille et a rencontré mon père. Ils étaient beaux tous les deux. Ils se sont accordés et se sont mariés en octobre 1950. Je suis née l'année suivante, en 1951.

J'ai regardé les photos de vos toiles mises en ligne depuis les années 80. J'ai l'impression qu'à partir des années 90, il y a eu un changement dans votre démarche. Que s'est-il passé ?

Oui, ça s'appelle la démarche artistique (rires). Quand j'ai commencé à prendre la peinture au sérieux, je peignais des personnages. Je prenais des photos de ma famille, puis je faisais des portraits, pas avec précisions, mais d'une façon très sensible. Ça ressemblait, comme le disait mon père, à du Gauguin. Puis, après la mort de ma mère en 1989, elle qui était mon personnage principal, j'ai eu un passage à vide. J'avais entrepris une démarche, un retour vers ma spiritualité première par l'étude des totems, de leurs sens, de celui qu'on accorde aux animaux, à la nature, à la Terre. C'est là que j'ai compris le sens de Terre Mère.

Je me suis mise à lire les travaux de Darwin et à travers eux, j'ai découvert que les Amérindiens avaient la même compréhension de l'évolution. L'une de mes grand-mères nous racontait les soirs d'été, des histoires sur la Voie lactée. Elle l'appelait le serpent céleste. Elle disait : vous savez, on a ça aussi en d'dans de nous. Alors, je me suis demandée si elle ne parlait pas de l'ADN. Ce sont des contes, des légendes, mais quand tu lis ça d'une autre manière, tu te dis qu'il y a quelque chose dans la mémoire génétique de ceux qu'on appelle les Premières Nations qui a une certaine connexion avec la réalité.

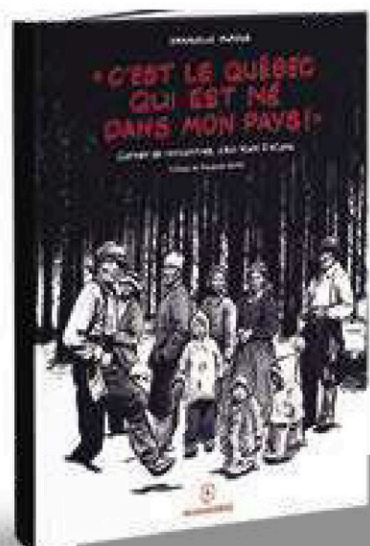
Tout ça pour dire que j'ai compris, réellement, que la Terre était notre mère. Et je trouve tellement dommage que l'humanité détruise l'origine de sa vie. Il y a cette sagesse de ma culture première pour laquelle j'ai un profond respect, une profonde admiration. Je suis un petit peu désespérée du reste du monde, des gens qui mènent le monde.

Est-ce de ce désespoir dont parle le texte que vous avez écrit pour le recueil Wapke ? [Recueil d'anticipation dirigé par Michel Jean et sorti en février dernier, qui donne la parole à plusieurs auteurs autochtones sur leur vision de demain].

J'imagine que ce sont les gens les plus évolués qui restent, qui se mélangent et qui forment une seule race : les humains. Eeyou, en langue crie, ça veut dire humains aussi. Je suis née dans les camps de chasse et de trappe. Je connais l'entraide des peuples autochtones. Il y a cette générosité dont on a tous besoin pour survivre. Et moi je viens de cette culture. Je suis comme une vieille qui regarde aller le monde et qui se demande ce qui se passe. Je trouve tout ça très étrange. Tellement, que des fois je me dis que je suis heureuse d'être retirée du monde.



Mieux vaut en ~~rire~~!



C'est le Québec qui est né dans mon pays
Emmanuelle Dufour
Écosociété, 2021, 208 pages



par Roger Perreault

Camelot Rachel-Béry Fleury/Péloquin
et SAQ Lajeunesse/Jarry

Un plaidoyer pour le rapprochement

Il y a des livres qui influencent une vie. Comme celui d'Emmanuelle Dufour, *C'est le Québec qui est né dans mon pays*, véritable plaidoyer en faveur d'un rapprochement entre les Québécois et les communautés autochtones: Premières Nations, Métis et Inuits.

Illustrée par l'auteure de 40 ans, cette bande dessinée est née d'une question posée par une jeune maorie, lors d'un voyage en Nouvelle-Zélande, en 2004: parlez-moi des «Indiens» de chez vous!

Incapable de répondre, Emmanuelle Dufour a réalisé qu'après avoir croisé les chemins de Maoris, Amazigh, Peuls, entre autres, elle n'avait jamais croisé ceux des 11 nations qui habitent le même territoire qu'elle. «*La vérité, c'est que je suis Québécoise, écrit-elle, que ma famille habite leur territoire traditionnel depuis plus de 200 ans et pourtant, je ne sais pratiquement rien d'eux et je n'en connais aucun, écrit-elle. La vérité, c'est que j'ai honte de moi. Honte de nous.*»

Pour pallier cet état de choses, l'auteure, titulaire d'une maîtrise en anthropologie et d'un doctorat en éducation par les arts, a rencontré des dizaines de personnes influentes de ces communautés et livre leurs propos.

À travers cette lecture, on réalise rapidement que la contribution des Autochtones à la société canadienne a été occultée, comme si l'histoire du pays se limitait à seulement cinq siècles de colonisation. Entre la traite des fourrures et la crise d'Oka, c'est le trou noir. Que s'est-il passé?

D'abord, on a trafiqué l'histoire. Rappelons-nous les «bons et les mauvais Indiens». Ceux qui parlaient français étaient les bons. Ceux qui parlaient anglais, les mauvais. Dans l'ouest du pays, on enseignait tout le contraire!

Ce livre fourmille de propos qui font réfléchir. Jacques Kurtness, le premier docteur en psychologie d'origine innue et professeur de psychologie à l'Université du Québec à Chicoutimi, raconte: «*Quand on était étudiants, ça nous surprenait d'entendre parler de Nouvelle-France et de Nouveau-Québec. On ne trouvait pas cela si nouveau que ça nous autres, on est là depuis 10 000 ans!*» Et vlan!

La crise d'Oka n'a rien réglé. Emmanuelle Dufour le rappelle: «*Les Indiens, les Mohawks, les Warriors, Lasagne et sa gang... avaient traversé l'écran. Ils étaient devenus complètement transformés. Ils se tenaient devant nous, hagards, armés, et menaçants. Il était sans cesse question de barricades, du pont Mercier et de désobéissance. Mais jamais de violences coloniales, de dépossession territoriale, ni de droits ancestraux.*»

Ce livre nous invite à enseigner et à expliquer. À poser les jalons du vivre ensemble, non plus en étrangers, mais en voisins d'un territoire partagé.

3 questions à Emmanuelle Dufour



Combien de temps avez-vous consacré à ce projet?

La bande dessinée, c'est en fait la composante principale de ma recherche-crédation doctorale. Ça pris cinq ans.

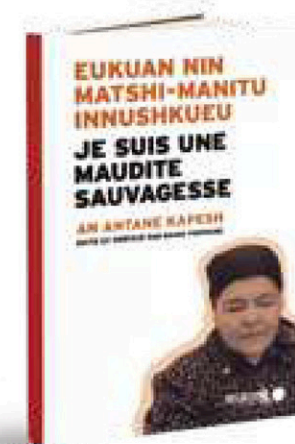
À travers vos rencontres, qu'est-ce qui vous a le plus marquée?

L'ampleur de ce qu'on peut appeler un mensonge colonial ou de la désinformation ou des trous qu'on a dans notre éducation par rapport aux réalités du territoire. Quand on y pense, tous ces manquements-là, à notre éducation, c'est pas seulement par rapport aux réalités des premiers peuples. En tant que Québécois, c'est aussi les gros trous dans notre propre histoire parce que l'histoire coloniale, c'est le fondement de notre histoire.

Aimeriez-vous que votre livre soit enseigné à l'école?

Oui, vraiment beaucoup, et c'est en train de se faire de plus en plus. Je pense que ça pourrait être à l'école et à l'extérieur. Évidemment, le système d'éducation doit s'ajuster, mais je pense aussi que c'est important de fournir des outils pour des gens qui ne sont plus dans le système d'éducation. C'est vraiment un outil qui se veut didactique, mais sans se substituer aux voix autochtones.

SUGGESTIONS DE LECTURES



Je suis une maudite sauvagesse
– Eukuan nin matshi-manitu innushkueu

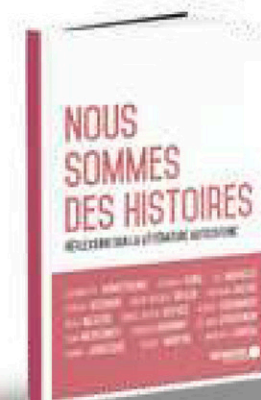
An Antane Kapesh
Mémoire d'encrier, 1976, 216 pages



Agaguk

Yves Thériault

[Canada/Québec, 1915-1983],
publié simultanément à Québec
à l'Institut littéraire du Québec
et à Paris chez Grasset en 1958



Nous sommes des histoires, Réflexions sur la littérature autochtone

Anthologie dirigée par
Marie-Hélène Jeannotte,
Jonathan Lamy et Isabelle
St-Amant.

Mémoire d'encrier, 2017,
275 pages



Mythes et réalités sur les peuples autochtones

Pierre Lepage.

3^e éd. Institut Tshakapesh, 2019, 167 pages





Dans la tête
des camelots

LES HABITUDES APRÈS LA PANDÉMIE

Pour bien des gens, la pandémie a fait naître de nouvelles habitudes de vie. Les camelots nous parlent de celles qu'ils conserveront, même après un retour à la normale.

Rien n'a vraiment changé

Je pense que je vais continuer de porter le masque dans certains endroits comme les magasins. Mais la pandémie n'a pas changé grand-chose dans mes habitudes: je travaille et je rentre chez moi. Je me couche toujours aussi tôt, mais je m'endors plus vite qu'avant par contre.

DIANE CURADEAU
CAMELOT MÉTRO DE L'ÉGLISE

Le sens du vent

Je pense que la COVID sera encore là longtemps alors, pourquoi pas garder l'habitude de porter un masque de temps en temps, surtout quand je verrai une personne qui tousse beaucoup. Je garderai aussi l'habitude de regarder la direction du vent quand quelqu'un sera malade près de moi. C'est pratique aussi pour les odeurs qui nous dérangent, comme celles des vidanges.

MANON FORTIER
CAMELOT MÉTRO HONORÉ-BEAUGRAND ET VILLAGE CHAMPLAIN

Se coucher plus tôt

Ça fait un an et demi que la pandémie est là. Alors je me suis habitué à me coucher de bonne heure et à travailler moins tard. Je pense que je vais continuer de me coucher vers 21 h 30, parce que je me lève plus de bonne heure et je trouve que ça me remet le système en place.

MAXIME VALCOURT
CAMELOT THÉÂTRES DU RIDEAU VERT ET DU NOUVEAU MONDE

Trop c'est comme pas assez

Je ne pense pas garder d'habitudes de pandémie, à moins qu'on m'y oblige; ni le masque ni le lavage des mains à outrance. Parce que plus tu te laves les mains, plus tu affaiblis ton système immunitaire. Disons que je ne continuerai pas de me laver les mains aux cinq minutes. Le gel désinfectant aussi... Trop, c'est comme pas assez. Et j'ai hâte de me retrouver à moins de deux mètres de quelqu'un.

CHRISTIAN TARTE
CAMELOT PJC BEAUBIEN / 28^e AVENUE

La méfiance

Je ne suis pas sûr de garder des habitudes de pandémie. Mais ça m'énerve un peu quand je regarde l'ouverture des terrasses. Là, on reprend la vente dans le métro avec l'équipement... Mais je ne suis pas encore rassuré. J'irai sur les terrasses pour le moment avec le monde avec qui j'étais confiné. Avec le temps, la méfiance va s'estomper, mais tant qu'il y aura des cas, je me tiendrai à distance.

JEAN-PAUL LABEL
CAMELOT ÉMERY / SAINT-DENIS

La marche, la lecture, le masque

Il y a beaucoup d'habitudes que je vais garder. Celle de marcher une petite heure tous les jours. Mettre un masque aussi. Je pense que je l'utiliserai toujours. Pour faire les courses surtout. Et me laver les mains aussi souvent. Et comme j'avais plus de temps pour moi, j'ai commencé à lire beaucoup plus. Ça aussi je vais continuer de le faire.

SAÏD FARKOUH
CAMELOT MÉTRO MONTMORENCY

Le ramassage de canettes

Je ramasse les bouteilles et les canettes depuis la pandémie. J'ai commencé à faire ça pour me payer quelques petites choses et gâteries: du savon à linge, une grande bouteille de liqueur quand elle est en promotion... Je les ramène dans les épiceries Metro ou dans les dépanneurs. Et je vais continuer, en plus de vendre mes revues.

CÉCILE CREVIER
CAMELOT MARCHÉ METRO SAINTE-CATHERINE / MORGAN

« Une police » chez les Autochtones



Porté par la vague caquiste en 2018, le candidat-député Ian Lafrenière a facilement remporté Vachon, la circonscription de la rive sud de Montréal qui épouse les frontières de l'arrondissement Saint-Hubert. C'est un comté majoritairement francophone, nommé en l'honneur de Roméo Vachon, un pionnier de l'aéropostale canadienne. C'est aussi une circonscription au nom prédestiné pour une recrue qui, comme le téméraire pilote de brousse, promet de livrer la marchandise. Coûte que coûte.

L'ex-policier a été parachuté dans ce comté 30 jours seulement avant l'élection du 1^{er} octobre 2018. Malgré sa notoriété – il a été longtemps le porte-parole de la police de Montréal – il n'a pas été du premier cabinet Legault. Mais en octobre dernier, après la mort tragique de Joyce Echaquan à l'hôpital de Joliette et la rétrogradation de la ministre Sylvie D'Amours, le premier ministre a fait appel à lui pour « rebâtir les ponts » avec les Autochtones.

« Les trois premières semaines ont été infernales », confiait-il récemment au quotidien *Le Soleil*. Coup sur coup, il a dû demander pardon pour l'inexcusable, calmer le jeu entre deux groupes de chasseurs au cœur du parc La Vérendrye et laisser parler son « cœur de père » à la suite du double infanticide de Wendake. L'ancien pompier – qui a été sapeur volontaire durant dix ans à Mont-Saint-Hilaire – a l'habitude « d'éteindre des feux ».

Huit mois ont passé et l'ex-militaire – qui a servi dans de nombreuses missions africaines des Nations unies – a résolument troqué son ancien uniforme. « Regardez mon visage, dit-il à L'itinéraire. J'aime mon travail. Être sur le terrain, rencontrer des gens, parler au monde, c'est la partie de la job que je préfère. En bon français, ça me drive et ça vient me chercher. »

RÉOUVERTURE BIENTÔT

VÉRIFIEZ NOS RESEAUX SOCIAUX
POUR CONNAÎTRE LA DATE

itineraire.ca/cafe-maison-ronde



Redécouvrez
notre délicieux
Taco autochtone
et autres mets
d'inspiration autochtone

L'unique Café autochtone à Montréal

Favoriser la mixité sociale et
l'empowerment des personnes
autochtones vulnérables

2330 rue Ste-Catherine O.
Square Cabot • Montréal, QC



REOPENING SOON

CHECK OUR SOCIAL MEDIA
FOR THE EXACT DATE

itineraire.ca/roundhouse-cafe/



Rediscover
our delicious
Indigenous taco
and other
indigenous-inspired dishes

The one and only Indigenous Cafe in Montréal

Promoting social diversity
and the empowerment
of vulnerable Indigenous people

2330 St Catherine Street West
Cabot Square • Montréal, QC

L'ITINÉRAIRE



itineraire.ca/cafe-maison-ronde





«Ma job est hautement relationnelle [...] Tout repose sur la confiance. Et je ne m'attendais pas à ce qu'elle me soit donnée en héritage. Je demande juste aux gens de me juger sur mes actions [...]»

Des débuts difficiles

Dans ses premiers pas comme ministre responsable des Affaires autochtones, Ian Lafrenière ne l'a pas eu facile. Accueilli poliment par les chefs des Premières Nations, il a dû composer en revanche avec l'hostilité de plusieurs femmes des communautés qui ont mis en doute sa capacité à changer les choses. On a évoqué sa longue carrière dans la police, une institution maintes fois accusée de profilage racial.

«Ma job est hautement relationnelle, explique-t-il. Tout repose sur la confiance. Et je ne m'attendais pas à ce qu'elle me soit donnée en héritage. Je demande juste aux gens de me juger sur mes actions. Vous n'êtes même pas obligés de m'aimer. Mais on va apprendre à travailler ensemble et à se faire confiance.»

Le nouveau ministre est convaincu d'être la bonne personne au bon endroit. De ses missions de l'ONU, il affirme avoir gardé «l'ouverture à l'autre et à la différence». «J'ai développé ça avec le temps.»

Ce n'est pas un crime d'être policier

De sa carrière de policier, il éprouve toujours une fierté affirmée. «Ce n'est pas un crime d'être policier. J'accepte la critique, mais pas celle-là. C'est une job qui est noble. Même si comme dans tous les milieux, il y en a qui font un bon travail et d'autres un moins bon. Moi-même, j'ai commis des erreurs. En travaillant avec les gens comme policier, je me suis rendu compte à quel point je n'étais pas bien outillé pour comprendre les Premières Nations et les Inuits.»

Pour cette raison, lui et son ancien collègue Carlos DeAngelis, ont beaucoup travaillé à la formation des policiers du SPVM. En 2015, après qu'un reportage de l'émission Enquête eut révélé les inconduites sexuelles de policiers de la Sûreté du Québec, décision fut prise de déployer les deux hommes à Val-d'Or au plus fort de la crise. «Beaucoup de situations n'étaient pas faciles, se souvient-il. On n'a pas été reçus comme des sauveurs.»

Un policier aux Affaires autochtones? Ian Lafrenière avoue s'être aussi «posé des questions». «Je me suis demandé si je serais accepté. Il y a eu certains groupes avec qui ça a été plus difficile. C'est vrai. Mais à présent, dans tous les conseils de bande, je travaille minimalement avec un ancien policier. Car il y en a partout. Quand tu es policier, c'est parce que tu veux t'engager dans la communauté.»

Les limites du pouvoir

Nouveau venu en politique, le jeune ministre – il approche la cinquantaine – est bien conscient des limites de la «machine». Chargé d'un secrétariat à l'intérieur du Conseil exécutif, le ministre du premier ministre, il est un ministre «sans portefeuille», soulignent les chroniqueurs parlementaires. Pour obtenir des résultats, il doit d'abord convaincre ceux de ses collègues qui ont une bourse mieux garnie.

«Mes collègues ministres sont incroyables, dit-il. J'ai besoin d'eux et j'ai l'obligation de bien m'entendre avec eux.» Il prend l'exemple du sauvetage du projet Résilience, une ressource d'hébergement pour les itinérants autochtones menacée de fermeture par la spéculation immobilière qui fait rage autour du square Cabot, à deux pas de l'ancien Forum de Montréal.

«Ce n'était pas budgété, raconte-t-il. En bon français, on n'avait pas une cenne pour ce projet-là. Moi, j'ai trouvé 600 000 \$ dans le budget de mon secrétariat. Et pour le reste, j'ai fait appel à mes collègues. En deux semaines, j'ai réussi à trouver 3 millions \$. Mon meilleur atout, c'est ma capacité de mobiliser les acteurs du milieu.»

Plutôt modeste, le ministre n'évoque pas les talents de communicateur que tous lui reconnaissent. Une expérience solide acquise dans des moments de haute tension comme la «crise du verglas» et le «printemps érable». Il ne s'en vante pas, mais il figure aussi dans le Bottin de l'Union des artistes. Au cinéma, il a joué dans les deux C't a ton tour Laura Cadieux et dans le troisième des Boys. À la télé, également, dans la populaire série Fortier.

Un débat qui est sain

L'homme aux cinq carrières n'a pas une once d'amertume envers ceux qui reprochent à son gouvernement de ne pas reconnaître le racisme systémique. «Je ne suis pas mal à l'aise là-dedans. Pas pantoute! Je vous dirai qu'on n'a jamais parlé autant de racisme que présentement. Je pense donc que le débat est sain. Et je n'ai jamais empêché personne de débattre ou de poser des questions.»

«Mais je trouve que le terme est polarisant. Il y a des Québécois allochtones qui se ferment. Ils sont offensés parce qu'ils ne sont pas racistes. Ils ont peut-être de la misère à comprendre ce qu'est le racisme systémique. Or, présentement, je ne veux pas que les gens se ferment et se divisent. Je veux que les gens restent ouverts.»

«Mettons aussi une chose au clair: il y a des gens qui sont racistes; il y a du racisme et de la discrimination. On n'a jamais dit le contraire. Mais le terme racisme systémique ne fait pas de nuances. C'est comme si on mettait tout le monde dans le même bateau et comme si on disait qu'en Amérique, on est tous pareils. Ça manque de nuances.»

Plus de 700 recommandations

«Le plus important pour moi, insiste le ministre, c'est le rapprochement des Autochtones avec les Allochtones.» La polémique, dit-il, a eu l'avantage d'amener «un éveil collectif». «Comment doit-on intervenir au quotidien avec les membres des Premières Nations? Qu'est-ce qu'on peut faire de mieux? C'est ma job (de répondre) parce que j'ai plus de 500 recommandations à mettre en application.»

Ou plutôt 700, s'empresse-t-il d'ajouter en alignant toutes celles du groupe d'experts en matière de violence familiale, de la Commission d'enquête sur les Autochtones et les services publics et de l'Enquête nationale sur les femmes disparues et assassinées.

«Dès mon arrivée, j'ai dit aux Grands Chefs (des Nations): faites-moi confiance, il faut que je commence en quelque part. Je ne veux pas vous reconsulter. Les gens ont soif d'actions concrètes sur le terrain.»



L'avenir passe par l'éducation

L'ancien policier pourrait bien commencer par réformer une institution qu'il connaît de fond en comble ou – actualité oblige – s'attaquer aux discriminations en milieu hospitalier. Non. Lorsqu'on lui demande par où il veut commencer, il répond l'éducation. Celle des enseignants, celle des employés de l'État et surtout celle des jeunes.

«Quand j'étais au primaire et au secondaire, ce que j'ai appris des Premières Nations était un petit peu folklorique. Alors avec mon collègue de l'Éducation, Jean-François Roberge, on va changer le cursus scolaire et le bonifier. Pour lutter contre le racisme, il faut apprendre à connaître l'autre.» Et le plus tôt sera le mieux.

Récemment, le ministre a participé (en virtuel bien entendu) à un débat sur les Premières Nations à l'école de la plus jeune de ses deux adolescentes. Il dit avoir été frappé par le sérieux des questions et le niveau de connaissances des élèves. «Il faut continuer à bien préparer notre prochaine génération.»

Une grande tournée

Avec le déconfinement, le ministre est impatient d'entreprendre une tournée des communautés. «J'ai été nommé en pleine pandémie, rappelle-t-il. Mon premier objectif est de me faire connaître et de rencontrer les gens. La pandémie m'en a empêché. J'ai hâte de rencontrer les gens avec qui je parle depuis tant de jours au téléphone.»

Il veut en découdre avec «le racisme», «la discrimination», «l'intolérance» et «les préjugés», dont il constate la persistance et ce, sans faux-fuyant. «Je veux faire connaître les communautés.» Il souhaite «solidifier» la confiance entre le gouvernement et les Premières Nations. Il rêve à voix haute de nouvelles ententes «de nation à nation» qui s'inspirent de celles «de la Baie James et de la Paix des Braves». «Je veux que les gens qui nous lisent voient un vrai changement.»

Moins de 500 jours

On le sait: les prochaines élections provinciales auront lieu à date fixe, le 3 octobre 2022. Il reste donc un peu moins de 500 jours et fort à faire. En politique, c'est vite passé, convient le ministre.

«Un jour, un chef m'a raconté qu'une enfant de 11 ans lui avait dit qu'elle avait peur. De quoi? Du futur, tout simplement. Elle avait peur d'aller à l'hôpital et d'y recevoir des traitements. Ce n'est pas normal qu'une enfant dise cela. À cet âge, il faut avoir de l'espoir dans le futur,» plaide le père de famille.

C'est pour cette raison qu'il a baptisé son plan d'action «J'ai espoir». L'espoir que, d'ici 2022, il y ait eu «certains changements et une amélioration de la qualité de vie» des peuples autochtones.

«Je ne vous dirai pas que je vais mettre plus de 700 recommandations en application, concède-t-il. Je serais le pire des menteurs. C'est impossible. Ça prend toute une vie. Mais il faut commencer quelque part. C'est une job qui demande un don de soi durant plusieurs années.»

Au lendemain des élections, accepterait-il alors de conserver le dossier? «Présentement, je suis heureux dans ce que je fais. Je ne me vois pas faire autre chose. Si on me redonne le dossier, je serai extrêmement heureux. Mais quand on joue dans une équipe, c'est le patron qui décide. J'irai où mon premier ministre me demandera.» ■

NDLR: L'entrevue a eu lieu le 19 mai dernier au Café de la Maison Ronde, à Montréal. Elle s'est déroulée avant le dépôt des conclusions de l'enquête de la coroner sur le décès de Joyce Echaquan. Et une semaine avant qu'on ne découvre les dépouilles de 215 enfants autochtones enterrés sur le site de l'ancien pensionnat de Kamloops, en Colombie-Britannique.

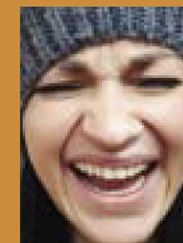


MINOU
MIMOU
VÉENS
Beau chat

Les chats errants
préferent maintenir
la distanciation

C'EST ENCORE
DROLE

CHRONIQUE
HUMOUR



Marie-Ève Saucier
Humoriste

Poésie du quotidien

Peu importe ce que mon chum vous dira,
je n'ai qu'un défaut: la jalousie.

La dernière personne de qui j'ai été jalouse est Joséphine Bacon; poétesse, parolière et réalisatrice innue. TOUT LE MONDE est jaloux de Joséphine Bacon. Le cerveau de cette femme génère des joyaux lyriques qui mettent en lumière l'injustice sociale et ma jalousie quand quelqu'un d'autre écrit super bien.

C'est avec beaucoup de fierté que je partage avec vous des extraits de mon recueil de poésie du quotidien intitulé *Mon recueil de poésie du quotidien*. Joséphine, j'espère que tu liras ceci en capotant sur moi.

Allez vous coucher avant que je me garoche dans l'fleuve (Ode au dodo)

Vous répétez mes vers
telle une meute de loups
Arrogants et fiers
Empreints de dégoût

Moquant la déchéance
De ce corps qui fût votre abri
Jusqu'à votre naissance
Donc écoutez ceci

C'est l'heure du dodo
Allez brosser vos dents
Dire que mon ventre est gros
Ne figurera pas le temps

Jusqu'au dernier moment
Vous tirerez mon jus
Vous brûlerez votre maman
En lui disant qu'elle pue

C't'à ton tour de faire la vaisselle (Manifeste féministe)

Tu gis telle une reine
Au fond du lavabo
Depuis plus d'une semaine
Ta splendeur habite l'eau

Ta présence fait naître
D'intéressantes tensions
Entre les deux maîtres
De notre maison

Tu sers chacun de nous
Mais seule moi te le rends
À toi je me dévoue
En te lavant

Maintenant c'est fini
Je fais une femme de moi
Cette fois ce sera lui
Qui te torchera

Ô casserole souillée
De sauce et de fromage
Je te laisserai tremper
Malgré les crises de rage

D'ici à ce que Monsieur
Décide de te froter
Je te fais mes adieux
Et te laisse voguer

Femme brûlée (Slam fatigué)

Tu m'habites et me hantes
Jusqu'à me définir
Quand j'évite la détente
Je t'aide à grandir

De l'aurore à la brune
Tu me tourmentes sans cesse
Quand je cherche une rime avec brune
Je pense juste à des fesses

Dame Fatigue tu as gagné
Encore une sainte fois
Tu m'empêches de rimer
Quand je parle de toi

Chut (Rimes sur le sexe silencieux)

Nous sommes un duo
Un duo qui a doublé
Quand le désir est chaud
Ça devient compliqué

Tu me lances un regard
Et tout de suite je comprends
Il est neuf heures et quart
L'heure du sexe de parents

On se donne des p'tits becs
On se place en missionnaire
Au moindre bruit on check
Si un kid nous repère

Sexe silencieux
Censure sur la passion
Toujours très amoureux
Avec moins d'expression

Le secret de l'écriture semble complexe, mais il est tout simple : faire danser le vocabulaire au rythme de la vérité. Il faut aussi être une grosse jalouse. Chaque mot deviendra une triste compétition à sens unique qui troublera le cœur du lecteur qui, à force de vous lire, finira par capoter sur vous. ■

Merci pour tout!
Milton Fernandes

détente

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1												
2												
3												
4												
5												
6												
7												
8												
9												
10												

Jeux de mots



josecardinala1@yahoo.ca

JOSÉE CARDINAL
DISTRIBUTRICE

HORizontalement

- Vaccination.
- Apparais. - Réer.
- Surveillance. - Lettre grecque.
- Maxime. - Vents.
- Sourire. - Monnaies.
- Césium. - Titre turc. - Rôda.
- Poursuivre. - Colère.
- Réfléchie. - Astate.
- Mélodie. - Issue. - Asphyxie en immergeant.
- Étoiles. - Seins.

VERTICALEMENT

- Emprisonnas.
- Vouait à la damnation.
- Visas. - Hala.
- Titulaires.
- Sucérons.
- Courroux. - Titane. - Sorti.
- Tirs. - Propre.
- Élytre. - Id est.
- Nattèrent.
- C'est-à-dire. - Groupe de sporanges. - Lac de France.
- Frayeur. - Rivière de France.
- Jeunes.

SOLUTIONS - 1^{er} Juin 2021

1	P	A	L	I	S	A	N	D	R	E	S
2	A	S	M	E	T	R	I	E	N	U	
3	R	D	I	R	A	I	C	O	R	E	
4	A	L	I	T	E	R	A	E	P	A	R
5	P	R	E	A	U	S	A	L	A	C	E
6	E	N	I	X	E	V	E	L	I	N	
7	N	E	S	T	U	E	R	E	N	T	
8	T	R	D	E	B	R	A	S	E		
9	E	N	T	R	E	T	U	E	S	R	U
10	S	E	B	A	C	E	E	T	A	S	

Terriers	Enrobai	Métaux	Hausées d'un demi-ton
Luttai	Rainure	Ridiculiser	Cardiaque
Trop bon			
Vantai			
			Cite légendaire
			Prêtresse
Emploie			
Meuble			
		Poisson	
		Meurtriers	
Dispose par couches			Fémur
Qui concerne la pleèvre			Champion
			Attacher
Âge		Argile	
Vide		Xénon	
			Quotient intellectuel
			Plomb
Élimés	Gavée		
		Berceau	

Solutions dans le prochain numéro

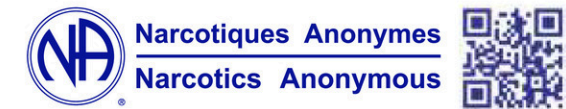
Jeu des 7 différences

Pouvez-vous trouver les sept différences dans cette illustration ? Bonne chance !

LOUISE DAV | PIXABAY



PROBLÈMES DROGUE, ALCOOL OU MÉDICAMENT ?



1 855 544-6362
www.naquebec.org

Nous pouvons t'aider

Jeu de chiffres

Placez un chiffre de 1 à 9 dans chaque case vide. Chaque ligne, chaque colonne et chaque boîte 3x3 délimitée par un trait plus épais doivent contenir tous les chiffres de 1 à 9. Chaque chiffre apparaît donc une seule fois dans une ligne, dans une colonne et dans une boîte 3x3.

	6	7	8	5		9		3
9		2	4				1	5
		8	2	3		4		
	7	4			2			
3		1	6	7	4			
6	2							1
	8		3	2				4
		9					8	7
1								

LA FÊTE NATIONALE
DU QUÉBEC

Vivre le Québec

Tissé serré

Une des forces du Québec, c'est qu'il possède une culture largement métissée. Cette culture est vivante et diversifiée et elle a le pouvoir de se renouveler grâce, entre autres, à la contribution des nouveaux arrivants et à l'apport des peuples des Premières Nations. Notre sang est superbement mêlé par des millions d'histoires d'amour depuis plus de 400 ans et les nouveaux venus sont devenus les Québécois d'aujourd'hui et de demain.

Malgré la pandémie qui perdure, plus de 400 SITES DE FÊTE vous attendent pour célébrer votre fierté cette année !

Découvrez la programmation et les mesures sanitaires applicables sur le site fetenationale.quebec !

En partenariat avec
Québec

QUÉBECOR

100

Mouvement national
des Québécoises
et Québécois